

Boisset-lès-Montrond

(1800 – 2000)

Deux siècles de petite histoire

Village de Forez

Montbrison

2000

Monsieur le maire de Boisset-lès-Montrond, le conseil municipal,
les associations amicales, sportives et culturelles,
l'école publique et les instituteurs,
le G. R. A. L. (Groupe de Recherches Archéologiques Ligérien)
et tous ceux qui ont participé à ce cahier d'histoire locale
ont le plaisir de vous présenter :

Boisset-lès-Montrond
(1800 – 2000)
Deux siècles de petite histoire

Il nous aura fallu de longs mois de recherches et de travaux divers pour mener à bien ce projet de brochure pour l'an 2000. L'an dernier, Claude Latta est venu nous parler d'histoire. Après la soirée où nous avons eu le plaisir de l'accueillir et de l'écouter, l'idée est venue de créer tout un groupe pour participer à la réalisation d'un modeste recueil consacré à Boisset.

Voici donc le résultat de cette collaboration. Nous espérons que les lecteurs de ce numéro spécial de *Village de Forez* seront nos meilleurs agents de communication pour répandre dans nos maisons ces souvenirs d'hier. Ils sont nos racines et les nouveaux venus dans le village vont y découvrir tout l'amour que nous avons pour notre petite province du Forez.

M. G.

Archéologie de Boisset-lès-Montrond

Avant de s'intéresser aux résultats des découvertes, prospections et sondages archéologiques effectués sur le territoire de Boisset-lès-Montrond, il faut préciser les conditions et les limites de toutes les données acquises d'une part et présenter la géographie et le paysage de la commune d'autre part.

Conditions et limites des données actuelles

Les données actuelles concernant le territoire de Boisset-lès-Montrond proviennent de trois sources : les trouvailles anciennes, les prospections au sol entrant dans le cadre de la Carte Archéologique et les sondages.

Les trouvailles anciennes se limitent à une découverte faite au XIX^e siècle. Les données s'y rapportant sont très limitées comme c'est souvent le cas à cette époque : localisation très floue, matériel mal décrit ou simplement cité, absence de relevé des structures, matériel disparu ou dispersé.

Les prospections sur la commune ont été effectuées par le GRAL en 1997. Il s'agissait d'un travail systématique sur les terrains cultivés. Quelles sont les limites de ces prospections ?

Tout d'abord le fait qu'obligatoirement une partie de la commune échappe aux investigations des prospecteurs, notamment les prairies, les friches, les bois ou les terrains bâtis. Ainsi, par exemple, il est impossible d'affirmer ou d'infirmer que l'emplacement du bourg médiéval a connu ou n'a pas connu une occupation ancienne.

Ensuite la nature même de la prospection qui lorsqu'elle permet la découverte d'indices de sites ne restitue que la vision partielle d'une destruction : tout élément présent à une profondeur supérieure à celle du labour passant inaperçu.

Enfin, parce que le paysage que nous avons sous les yeux a évolué. Evolution liée aux éléments naturels (vent, pluie, crue, ...) et à l'action humaine (travaux de culture, épandage, amendement...). Les résultats des sondages pratiqués en 1998/1999 par Hervé Cubizolle dont nous parlerons plus loin en sont une illustration parfaite. Cette notion de paysage et de son évolution au fil du temps, est donc très importante lorsqu'il s'agit d'essayer de comprendre un site.

L'ensemble de tous ces éléments fait que la prospection et donc tous les travaux liés aux données acquises pendant ces prospections peuvent être tronqués, voire parfois erronés ou mal interprétés. En résumé, prospecter c'est rechercher des traces d'activité de l'homme à toute époque et essayer de restituer une vision d'ensemble à partir d'éléments réels dont on sait pertinemment qu'ils sont nécessairement partiels. C'est un peu un travail de funambule où il faut à tout instant remettre en cause son travail mais aussi accepter de voir que d'autres le remettent en cause et en acceptent les erreurs.

Les sondages, lorsqu'ils sont possibles, permettent de vérifier les données acquises en prospection. Leurs résultats donnent aussi une vision partielle du site mais permettent d'acquérir de nouvelles données : confirmation du site, mise en évidence d'occupations plus anciennes que celles détectées en prospection, stratigraphies, liaisons entre le site et son paysage, datation, etc...

Géographie de la commune

Situé en bordure de la Loire, le territoire de Boisset-lès-Montrond en a subi au cours du temps les bienfaits et les inconvénients. Tout l'est de la commune est constitué par le lit majeur du fleuve. Actuellement c'est une vaste terrasse alluviale, sans grand relief marqué. Seule une petite cassure nette au sud et plus floue au nord de la commune, en marque les limites. Les sondages pratiqués en 1998 et 1999 par Hervé Cubizolle, géomorphologue à l'Université de Saint Etienne ont montré qu'il y a 3000 ans, il en était tout autrement (Cubizolle, Georges, 2000). Une

Septime Sévère	193-221
Julia Domna	
Caracalla	211-217
Géta	211-211
Macrin	217-218
Elagabale	218-222
Julia Mosea	
Julia Mamoea	
Alexandre Sévère	222-235
Maximin	235-238
Gordien III	238-244
Phillipe (père)	244-249
Otacilia Sévère	
Phillipe (fils)	247-249
Trajan Dèce	249-251
Herennia Etruscilla	
Herennius Etruscus	
Trebonien Galle	251-253
Volusien	
Valérien	253-260
Gallien	260-268
Salinonius	



Fig 4 - Le vase en bronze contenant le trésor monétaire de Boisset-lès-Montrond (Revue Forézienne, 1867) et la liste des empereurs représentés dans ce trésor.

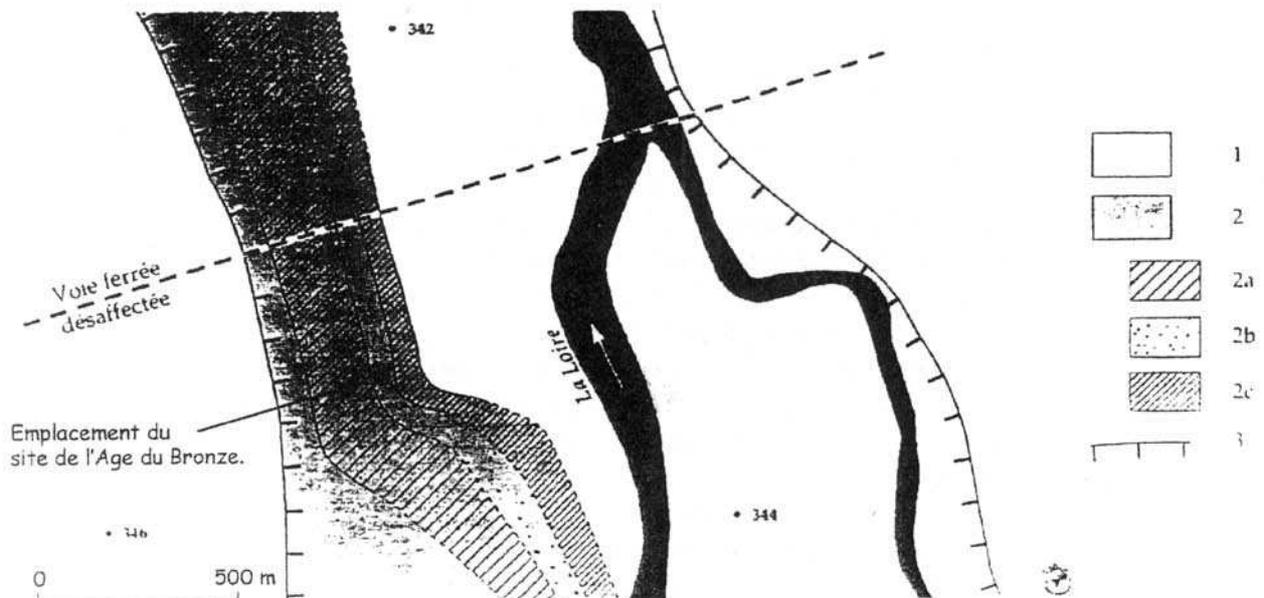


Fig 1 - Les paléochenaux sur le site des Combes, Boisset-lès-Montrond (H. Cubizolle).

série de tranchées effectuées au lieu-dit « les Combes » ont fait apparaître la présence de deux paléochenaux séparés par un interfluve (fig. 1).

Le premier, noté 2a sur la figure 1, a une largeur d'environ 130 mètres. Le plancher alluvial est composé de galets de taille dont la taille est de plus en plus importante au fur et à mesure que l'on s'enfonce. Il se situe à 2,50/2,60 mètres en dessous du niveau du sol actuel. Son remplissage est composé d'une alternance de couches sableuses et sablo-argileuses. Les vestiges archéologiques retrouvés en place indiquent que ce paléochenal était totalement comblé avant l'Age du Bronze.

Le second, noté 2c sur la figure 1, n'est conservé que sur une largeur de 15 mètres. Les vestiges archéologiques découverts en place, à 1,60 mètre en dessous du sol actuel, montrent qu'entre l'Age du Bronze et la période gallo-romaine, le chenal était encore en eau pour sa plus grande partie. Ils indiquent aussi que le remaniement de cette zone s'est effectué à partir de l'époque gallo-romaine.

Mais la Loire n'est pas le seul cours d'eau traversant la commune.

Il y a tout d'abord « la Mare » qui, actuellement, traverse le territoire de Boisset-lès-Montrond du sud vers le nord, où elle se jette dans le fleuve. Les remarques du paragraphe précédent, sur le cours de la Loire, permettent de supposer qu'aux époques anciennes, le confluent se trouvait situé nettement plus au sud qu'aujourd'hui. L'entrée de la rivière sur la commune se fait par une petite gorge aux pentes érodées, puis elle vient buter sur une petite colline qu'elle contourne. L'action des eaux y a d'ailleurs façonné un léger promontoire sur lequel s'est établi une installation au Moyen-Age. Le relief qui borde le lit majeur franchit, « la Mare » serpente sur la terrasse alluviale.

Le « Gand » constitue le troisième cours d'eau. C'est un petit ruisseau qui prend sa source sur la commune toute proche de Grézieu-le-Fromental. Son influence sur le paysage est très difficile à cerner tant il y a été canalisé. Son action est toutefois discernable pour une période plus proche en tant qu'alimentation de plusieurs étangs.

Archéologie de la commune

La protohistoire

Actuellement les traces les plus anciennes de la présence humaine sur le territoire de la commune se retrouvent au lieu-dit « les Combes ». Deux haches polies y ont été ramassées, toutes les deux en réemploi ; la première parmi du matériel datant de l'Age du Bronze et la seconde sur un site gallo-romain.

La première hache a pour base une roche dure verte (fig. 2, n° 1). Elle est de forme triangulaire. Son tranchant et son pourtour latéral portent de nombreuses traces de percussion, indices d'une grande usure ou d'une réutilisation en tant que percuteur ou broyeur. Seules les surfaces planes ont été polies.

La seconde (fig. 2, n° 2) est nettement mieux conservée. Elle a été confectionnée dans une variété de roche appelée « serpentine ». Elle est de forme et de section quasi rectangulaire.

Ces éléments, néolithiques, indiquent bien la présence d'un site assez proche. Celui-ci n'a malheureusement pu être mis en évidence lors des différents sondages de 1998/1999.

Ces sondages faisaient suite à plusieurs séries de prospections qui avaient mis en évidence une quantité importante de matériel attribuable à la phase finale de l'Age du Bronze (Georges, Verrier, 1998). Parmi tous les éléments céramiques récoltés, deux formes ont pu être reconstituées en partie. Il s'agit de deux jarres à rebord, de taille importante (diamètres estimés : 35 cm environ). La première est ornée d'incisions obliques régulièrement espacées sur l'épaule à la base du col (fig. 3, n° 1) et la seconde de traînées digitées (fig. 3, n° 2). Les autres décors sont constitués par : des cordons appliqués sur la paroi externe recouverts de

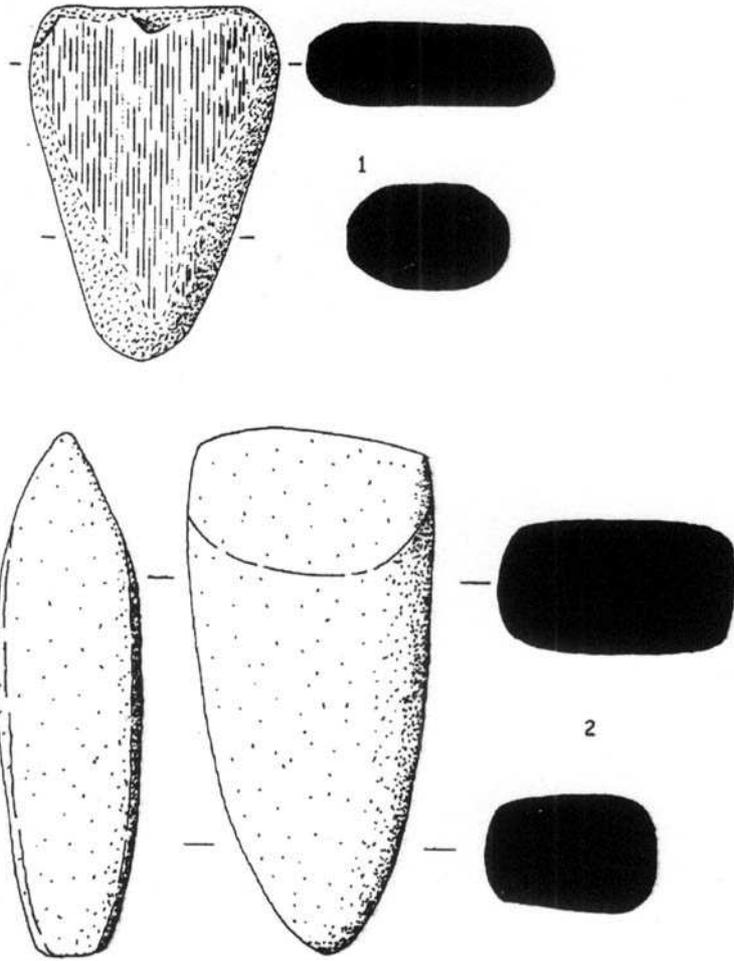


Figure 2 : haches polies de Boisset-lès-Montrond (42), échelle 75%.

Georges-Verrier (1998)

dépressions faites au doigt (cordons digités, fig. 3, n° 3-4) ; des digitations couvrantes (fig. 3, n° 5-6) ; des lignes incisées parallèles (fig. 3, n° 7-8). Plusieurs tessons illustrent les moyens de préhension : languettes greffées sur le bord (fig. 3, n° 10) ; anse (fig. 3, n° 11).

Trois éléments plus originaux ont été ramassés. Il s'agit d'une fusaïole (fig. 4, n° 1), d'un fragment de tore (fig. 4, n° 2) et d'une petite plaquette en sidérite. L'utilisation du fragment de terre cuite courbé à section circulaire baptisé « tore » reste du domaine de l'hypothèse. Certains y voient une utilisation en tant que poids (de pêche ou de tisserand), d'autres en tant que support de vase pour la cuisson. La plaquette de sidérite (ce carbonate de fer est présent dans les bassins houillers et notamment celui de Saint-Etienne) est de forme rectangulaire (33mm / 29 mm et 13 mm d'épaisseur). La majorité de sa surface est polie et l'on compte outre les 6 faces, 6 aménagements sur arêtes et 5 sur angles. Il semble qu'une utilisation dans la production de céramique en tant que brunissoir puisse être retenue.

Le matériel lithique en silex est composé de quelques éclats de lames (fig. 5, n° 2-5) et d'un perçoir (fig. 5, n° 1).

Les sondages pratiqués en 1998 par M.A. Lavendhomme et en 1999 par V. Georges ont confirmés la présence effective d'une occupation à l'Age du Bronze. Il existait sur l'interfluve, entre les paléochenaux 1 et 2, un établissement structuré caractérisé par une fosse de stockage arasée contenant deux vases à provisions et datant du Bronze moyen. Cette présence du Bronze moyen est aussi discernable dans une couche de comblement du paléochenal 2c.

La phase du Bronze final est aussi présente sur le site. Tout d'abord, dans plusieurs sondages, située immédiatement sous la couche de terre arable, une concentration de tessons, posés à plat, a été mise en évidence. Néanmoins l'ensemble ne présente aucun caractère structuré. Ensuite sur un lit fossile du paléochenal 2c où il existe une concentration massive de tessons ainsi que des percuteurs, des pierres de chauffe et des meules.

La période de l'Age du Fer n'a pas laissé de traces détectables pour les périodes anciennes. Seule la période récente ou période de la Tène Finale a été détectée notamment vers le lieu-dit « les Etangs ». Les éléments recueillis ne sont pas très importants et sont mêlés avec du matériel d'époque gallo-romaine. Il s'agit principalement de fragments d'un type d'amphore particulier : la Dressel 1. Cette amphore, de fabrication italique, a été importée massivement à cette époque et se retrouve très fréquemment en Forez. Leur imbrication au sein de sites gallo-romains pouvant indiquer la continuité d'une occupation.

La période gallo-romaine

La période gallo-romaine est très bien représentée à Boisset-les-Montrond et de nombreux sites ont été repérés.

Au XIX^e siècle déjà, une découverte importante avait été faite « entre le village de Boisset et le pont de Montrond » Il s'agit de la trouvaille, au milieu de substructions et de matériel divers qui n'ont pas été décrits, d'un vase en bronze contenant des monnaies. Le contenu exact de ce trésor, très rapidement dispersé, n'est pas connu. Seules, 300 monnaies d'argent, achetées par des amateurs, ont fait l'objet d'un inventaire dans la Revue Forézienne de 1867, mais il semble qu'il y ait eu aussi quelques monnaies de bronze. La liste des empereurs (figure 6) représentés sur ces pièces d'argent couvre une période allant de l'empereur Septime Sévère (empereur de 193 à 211 ap. J.-C.) jusqu'à l'empereur Gallien (empereur de 260 à 268 ap. J.-C.). L'enfouissement de ce trésor que l'on peut situer approximativement sous le règne de Gallien correspond à une période très troublée en Gaule que l'on trouve parfois qualifié de « *second empire gaulois* ». Elle voit s'opposer l'empereur « légitime » Gallien à Postume, empereur « *gaulois* » proclamé par les légions. Mais elle voit aussi de nombreuses invasions de Francs et d'Alamans qui profitent de ces luttes intestines pour entrer dans le bassin du Rhône et de là se répandre en Italie du Nord et

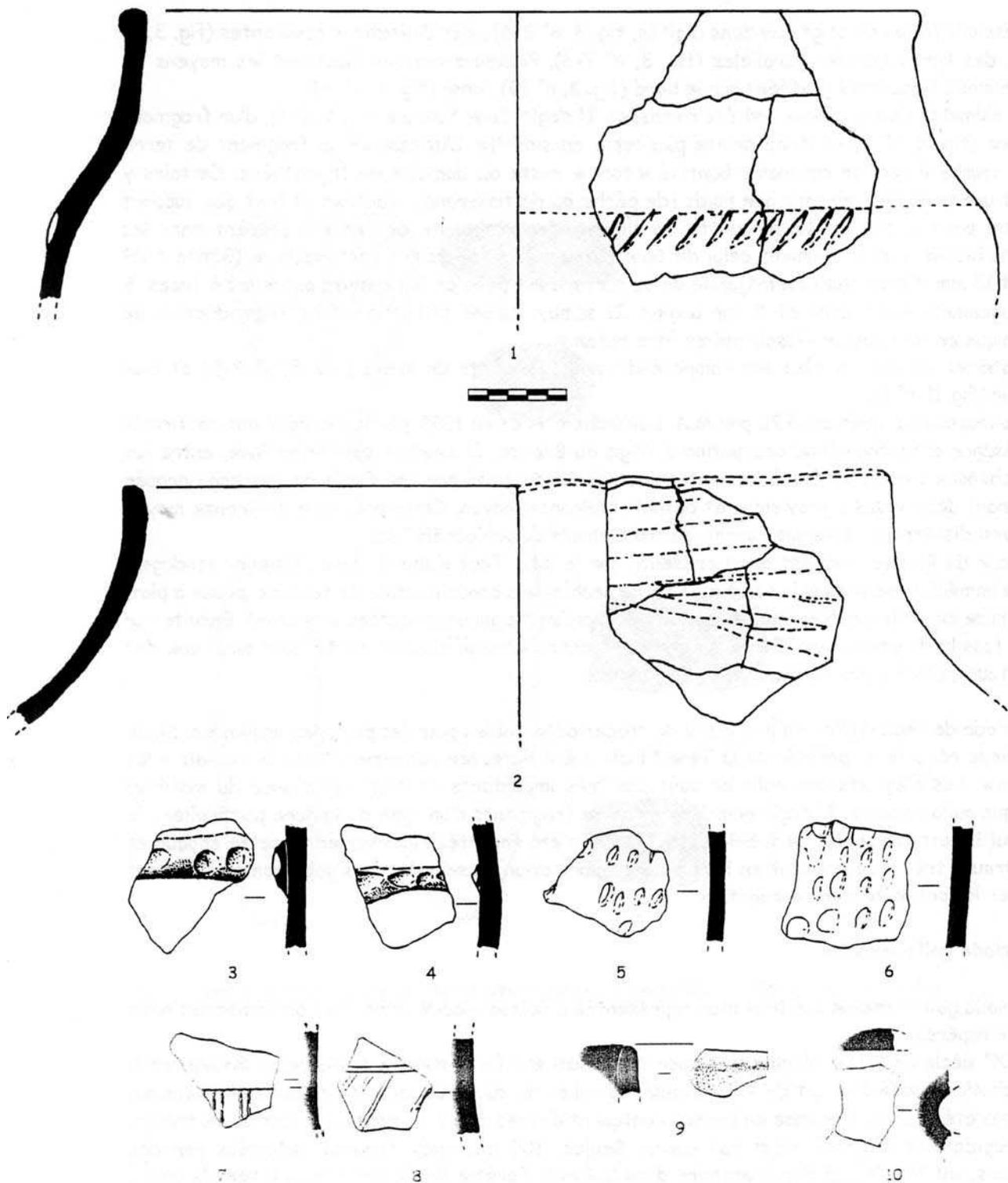


Figure 3 - céramiques de "Âge du Bronze des « Combes », Boisset-lès-Montrond (42).

- 1 - jarre à rebord ornée d'incisions obliques.
- 2 - jarre à rebord ornée de traînées digitées.
- 3/4 - décor de cordons digités.
- 5/6 - décors à digitations couvrantes.
- 7-8 - décors de lignes parallèles incisées.
- 9 - languette.
- 10 - anse.

Georges-Vernier (1998)

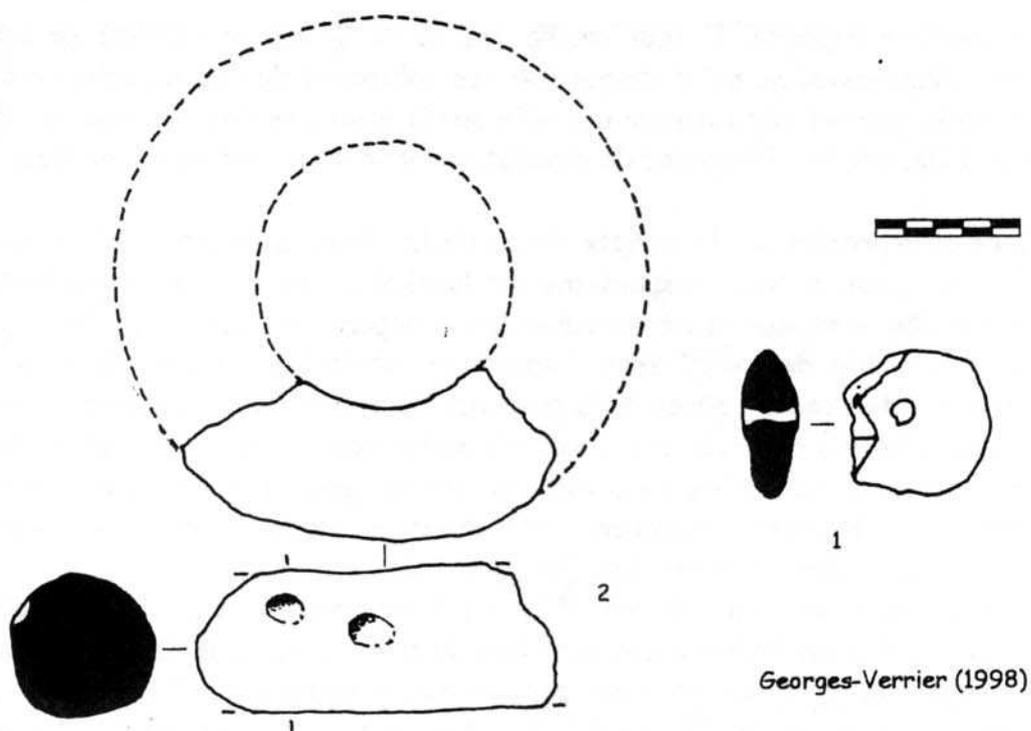
dans le sud de la Gaule jusqu'en Espagne. Il faut croire que cette double instabilité se soit ressentie dans le pays des Ségusiaves, au point de pousser les habitants du lieu à cacher ainsi leur fortune. Cette découverte permet aussi d'avoir une idée sur la longévité des monnaies et de leur cours, puisque dans ce vase, environ 70 années de circulation monétaire sont représentées.

La localisation du site, bien qu'imprécise sur le compte rendu de la découverte, est à situer aux alentours du lieu-dit « *les Vorzillons* ». Nos prospections ont localisé en ce lieu une importante implantation sur une surface d'environ deux hectares qui pourrait appartenir à un vaste domaine, une villa gallo-romaine. La disposition des différents éléments archéologiques ramassés montre en effet la présence de différentes zones : zones où la présence de céramiques domestiques est importante, vraisemblablement liées à de l'habitat ; zones où seules des tuiles à rebords et des pierres peuvent indiquer la présence de bâtiments à vocation plutôt agricole. Deux éléments de décor sur céramique sigillée ont permis d'avancer une datation toute relative couvrant pratiquement l'ensemble du second siècle de notre ère (fig. 7, n° 1-2).

A environ 400 mètres delà, une autre implantation, d'une surface presque équivalente a été repérée. Nous n'avons pas pu mettre en évidence une partition du site tel que précédemment car toute la zone ouest est actuellement en prairie mais, par contre, le ramassage d'un décor sur céramique sigillée a permis, là aussi, une indication relative d'occupation du site vers la fin du second siècle de notre ère (fig. 7, n° 3). La présence de nombreuses pierres éclatées et de quart de rond en terre cuite participant à la construction de colonnes sont autant d'indices supplémentaires de la présence d'un bâtiment en ce lieu.

Ces deux sites, situés respectivement au sud et à l'ouest du lieu-dit « *les Combes* » peuvent être rapprochés, sans qu'une relation évidente puisse être mise en valeur, avec la découverte faite lors des sondages effectués en 1999 en bordure du paléochenal 2c. Quatre ensembles ont été mis au jour. Le premier se présentait sous l'aspect d'un amas de tuiles à rebords, de fragments d'imbrices et de tessons de céramique. Trois éléments étaient regroupés en bordure de l'amas : une clef, une monnaie en bronze et un vase miniature. La clef à anneau (fig. 8, n° 1) trouve sa place dans la typologie d'Hubert Masurel et elle peut être attribuée à une large période allant du III^e au IV^e siècle ; la monnaie est un as de bronze de Marc-Aurèle frappé sous le règne d'Antonin-le-Pieux entre 139 et 161 de notre ère ; le vase est un flacon miniature à anse (fig. 8, n° 2) à larges cannelures, décapité, que l'on peut attribuer au III^e siècle de notre ère. Le second ensemble était composé de plusieurs fonds de céramique et d'un gros fragment de vase de stockage (dolium). Le troisième ensemble comportait lui aussi plusieurs fonds de vase, une monnaie illisible et un nouveau vase miniature décapité (fig. 8, n° 3). Le quatrième ensemble est lié au fond du chenal ; le matériel y était plus dispersé. Un vase miniature de forme basse (fig. 8, n° 4), des fragments de mortier, un fragment de marmite tripode, deux meules coniques de forme oblongue, un fragment de mâchoire de bovidé reposaient au sein d'une couche argileuse. Tous ces éléments assez cohérents au niveau de la datation, le Bas-Empire, posent une question quant à leur dépôt intentionnel, ou leur rejet accidentel. Sommes-nous en présence de dépôts votifs liés à des rites d'offrandes, comme le suggère les vases miniatures, ou à une « zone de rejet » ? La surface découverte est trop réduite pour pouvoir trancher réellement, néanmoins la première hypothèse est à prendre très au sérieux.

En élargissant les prospections autour de ces sites ont trouvé plusieurs parcelles contenant du matériel archéologique réduit : tuiles à rebords, rares fragments de céramique et concentration de pierres. Ce type de site est ordinairement attribué à des bâtiments à vocation agricole ou à des habitats très modestes liés au site principal.



Georges-Verrier (1998)

Figure 4 : site des « Combes », Boisset-lès-Montrond (42).

- 1 - fusaiöle.
- 2 - fragment de « tore ».

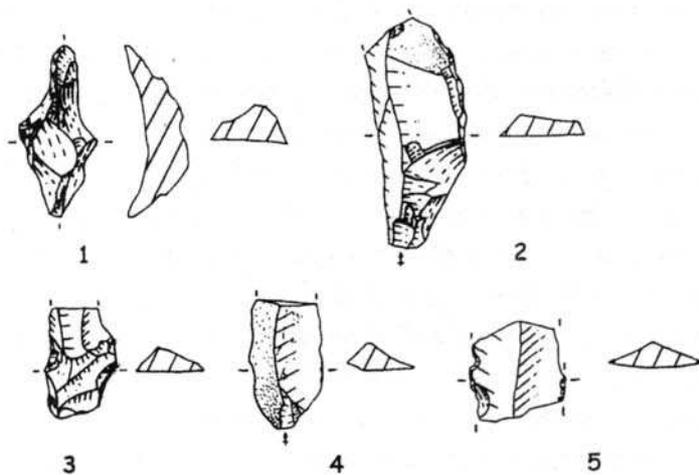


Figure 5 : matériel lithique des « Combes », Boisset-lès-Montrond (42), échelle 1/2.

- 1 - perçoir.
- 2/5 - éclats lamellaires.

Georges-Verrier (1998)

Plus au sud, aux alentours du lieu-dit « l'Isle », entre la Mare et la Loire, en plein dans le lit majeur du fleuve, au sommet d'un léger monticule des indices de sites ont été ramassés sur une surface relativement faible. Tuile à rebords et fragments de béton de tuileau, ornés de tesselles de couleur blanche formant deux lignes perpendiculaires sont les indices d'un habitat. Ces indices sont complétés par du matériel céramique diversifié : céramique commune lisse et à décor, céramique à paroi fine et céramique sigillée. La densité, la taille et l'état des fragments indiquent bien que ce matériel n'a pas été apporté par une des nombreuses crues qui, à travers les âges, ont dû recouvrir le lieu. Malheureusement, aucune datation n'a pu être encore avancée pour ce site, hormis la présence déjà signalée de matériel antérieur au début de notre ère.

Un site, au matériel plus modeste, semble lié à celui de « l'Isle », mais il se situe sur la commune voisine d'Unias.

A l'est de la commune, autour du lieu-dit « les Etangs », deux sites qui semblent distincts ont été découverts.

Le premier site a été décomposé en 3 gisements détectables à la prospection : c'est une alternance de zones pratiquement vierges d'éléments archéologiques et de zones à forte densité. La zone la plus importante en surface et en densité comporte une grande quantité de tuiles à rebords, des fragments de moulin à bras, de la céramique commune, de la céramique à paroi fine et de la céramique sigillée. A une vingtaine de mètres au sud, le second gisement est moins important en surface mais aussi en variété de matériel : on y trouve surtout de la tuile à rebords. Le troisième gisement se situe à une cinquantaine de mètres à l'est. La surface est aussi importante que sur le premier gisement mais la densité y est nettement inférieure. Aucune datation n'a pu être avancée sur l'ensemble.

Le second site se trouve à environ 500 mètres du précédent. La prospection y a été partielle car il s'étend sous l'autoroute qui à cet endroit passe en élévation sur talus. Le matériel typiquement gallo-romain y est mélangé avec des éléments qui semblent plus anciens : fragments d'amphores et fragments de silex non attribuables à une époque particulière. Cette occupation supposée plus ancienne reste donc hypothétique. Pour la période gallo-romaine, le matériel ramassé y est très classique : tuiles à rebords, céramiques communes, fragments de vases de stockage et céramique sigillée. Le seul élément sortant de l'ordinaire est une petite perle en « fritte » de couleur turquoise.

Comme pour le site des « Combes », on retrouve en périphérie de ces sites, plusieurs parcelles contenant du matériel archéologique réduit : tuiles à rebords, rares fragments de céramiques et concentration de pierres.

Synthèse

Les recherches récentes sur la commune de Boisset-lès-Montrond montrent une occupation importante de son territoire. Cette occupation est fortement attirée par un ancien cours de la Loire, s'écoulant nettement plus à l'ouest que le cours actuel. Le site « des « Combes », qui est le seul à avoir fait l'objet de sondages partiels, a connu des occupations sporadiques ou continues, à l'Age du Bronze moyen et final ainsi qu'à l'époque gallo-romaine. Cette occupation, dans le lit majeur du fleuve, est importante car elle indique qu'à cette époque les avantages retirés de la proximité de la Loire ont primés par rapport aux inconvénients que les occupants ont nécessairement dû subir.

L'époque gallo-romaine comporte trois pôles importants. Deux sont situés en bordure de la Loire et le troisième près du ruisseau du « Gand ». Le pôle situé aux « Vorzillons » est le plus important en surface ; il peut être interprété, soit comme un vaste domaine rural si on le considère dans sa totalité, soit comme un groupement de deux entités distincts si l'on considère la distance et l'absence de matériel archéologique entre les deux gisements. Les éléments de

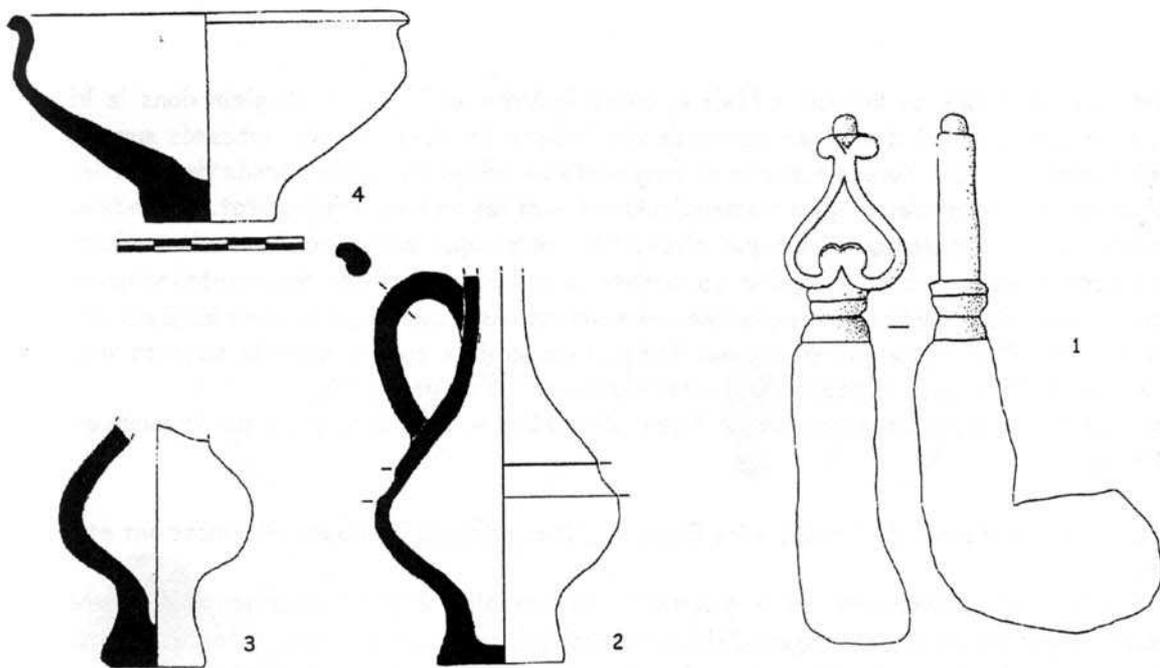


Figure 8 : matériel gallo-romain des « Combes », Boisset-lès-Montrond (42), échelle 1/2.

- 1 - clef à anneaux.
- 2 - flacon miniature à anse et cannelure.
- 3 - vase miniature.
- 4 - vase à forme basse.

Georges-Verrier (1998)



Figure 7 : motifs sur céramique sigillée, Boisset-lès-Montrond (42), échelle 75%.

1 - « Discobole prenant son élan » et « Hercule nu debout tenant la main droite derrière le dos. Il tient de l'autre main la massue et la peau de lion. »

Atelier de Lezoux. Le premier motif est attribué au potier CENSRIIVS et le second à LIBERTVS. Seconde moitié du II^e siècle de notre ère.

2 - « Guerrier complètement nu, tenant un petit bouclier rond de son bras allongé, il se retourne en arrière comme pour porter un coup de lance. » Motif attribué au potier DONNAVCVS. Fin de la première moitié du II^e siècle de notre ère.

3 - « Apollon nu debout, tourné à gauche. Son corps repose sur sa jambe gauche, l'autre jambe étant infléchie et rejetée en arrière. Il tient de la main droite un rameau d'olivier. »

Atelier de Lezoux. Plusieurs potiers BVTRIO, ALBVCIVS, CINNAMVS, PATERNVS dans la seconde moitié du II^e siècle de notre ère.

datation actuellement en notre possession indiquent une occupation aux II^e et III^e siècles de notre ère. Le pôle des « Etangs » pourrait aussi être un petit domaine rural dont la période d'occupation est encore indéfinie. Le pôle de « l'Isle », qui a livré les matériaux de construction les plus intéressants, reste à identifier. Sa surface au sol semble trop faible pour en faire un domaine rural.

Jacques VERRIER

Bibliographie :

Cubizolle, Georges, 2000 : Hervé CUBIZOLLE, Vincent GEORGES, « L'évolution de la plaine alluviale de la Loire dans le bassin du Forez (Massif Central, France). Mise en évidence du potentiel géoarchéologique. », Quaternaire 3-4, à paraître 2000.

Georges, Verrier, 1998 : Vincent GEORGES, Jacques VERRIER, « Un site de l'Age du Bronze (Bronze C/D) à Boisset-lès-Montrond », Bulletin du Groupe de Recherches Archéologiques de la Loire n° 9, p. 77-84, 8 fig.

Georges, Terrasse, Verrier, 1999 : Vincent GEORGES, Yvon TERRASSE, Jacques VERRIER, « Compte-rendu de découvertes néolithiques, protohistoriques et gallo-romaines dans le Sud de la plaine du Forez (Loire) » Bulletin du Groupe de Recherches Archéologiques de la Loire n° 10, p. 73-80, 4 fig.

Masurel : Hubert Masurel, « Contribution à l'étude de la serrurerie gallo-romaine », Mémoire de l'Ecole du Louvre, 1979, 4 fasc., 321 p., 78 fig.

Terrasse, Villermet, Verrier, 1999 : Yvon Terrasse, Daniel VILLERMET, Jacques VERRIER, « Résultats des autres prospections » Bulletin du Groupe de Recherches Archéologiques de la Loire n° 10, p. 35-36, 3 fig.

Villermet, Verrier, 1997 : Daniel VILLERMET, Jacques VERRIER, « Bilan de la Carte Archéologique 1997, Boisset-lès-Montrond », Bulletin du Groupe de Recherches Archéologiques de la Loire n° 8, p. 17-21, 9 fig.

« Notes sur des monnaies romaines trouvées à Boisset-lès-Montrond », Revue Forézienne 1867, p. 275-280, 1 fig.

Le village au sortir de la révolution de 1789

Le cadastre de l'an II (1794) et le cadastre Napoléon (1807), le nombre d'habitants de Boisset (230), la configuration du bourg, le style de l'église et de son clocher, la situation du cimetière (inchangée depuis 1046) permettent de dresser un tableau assez véridique de ce village de la plaine du Forez.

La commune s'appelle Boisset-sur-Loire. Montrond-lès-Bains n'existe pas. Le château de Montrond-le-Fort, incendié en 1793 par les troupes de Javogues, pointe tristement vers le ciel les huit tours qui restent de ses dix tours prestigieuses. Les émissaires de notre sanguinaire concitoyen sont venus de Montbrison, se dirigeant d'abord sur Boisset, ils allèrent au domicile du conseiller Jean-François Achard (propriété Delattre).

Le texte du cahier de la municipalité est formel :

Le (?) septembre 1793 après avoir fracassé la porte de la cave, ils s'enivrèrent du vin du sieur Achard, arrachèrent ses vignes et s'en furent à Montrond mettre le feu au château...

Le maire est alors : Jean Lyonnet, le secrétaire Romain Mûre. Le curé constitutionnel Ladévèze, natif de Saint-Galmier, a quitté Boisset ; il sera nommé à Saint-Thomas-la-Garde. L'ancien curé, Guillaume Veillas, qui n'avait pas prêté serment à la Constitution et qui vivait dans l'ombre depuis 1791, reprend son poste. Il sera nommé ultérieurement à Bellegarde-en-Forez.

Où se trouve le logement du curé du village ? Probablement sur le chemin des Piorons ou chemin de Fontanes. Il existait encore dans ce chemin en 1960 un vieux puits communal, construit en cailloux et adossé au mur de clôture de la propriété Delattre, qui s'appelait le *puits de la Cure*. En face se trouve la propriété Berthéas qui a été assez longtemps le lieu de résidence du curé de la paroisse de Boisset-lès-Montrond.

Il n'y a pas de mairie ni de maison communale. Il faudra attendre la venue de la famille Dugas de Boissieu pour que le village connaisse les premières transformations qui l'achemineront vers ce que nous constatons aujourd'hui. Il n'y a pas d'école. Le curé dispense quelques cours de lecture et d'écriture en plus des leçons de catéchisme.

Les habitants sont presque tous des agriculteurs : grangers, laboureurs, journaliers, domestiques. On connaît deux artisans : le meunier et le tailleur d'habits. Les réparations faites à l'église en 1756 pour l'agrandissement de la sacristie et le dallage de la nef sont effectuées par des artisans (maçon et charpentier) venant de Montbrison.

Les maisons de maître habitées par des familles de la noblesse de robe ou d'épée ne sont que des résidences d'été ou des relais pour la chasse. Ces familles tirent aussi de ces domaines ruraux des profits en argent et les redevances en nature qui entretiennent de denrées fraîches la table des propriétaires : beurre, fromages, œufs, volailles, porcs, céréales, poissons, fruits... Il s'y ajoute souvent le droit d'avoir le lait et les légumes et l'abri et la nourriture des chevaux lorsque la famille séjourne au village.

Le meunier de Boisset possède le moulin qui existe encore au village. C'est le plus vieil artisan qui reste dans la mémoire et que l'on voit encore chez nous. Ce meunier possède aussi des terres ; il a des vaches, un pré, un jardin, de la volaille, des ruches. C'est ici le dernier moulin sur la Mare avant qu'elle ne rejoigne la Loire après la ferme de l'Isle, sur le territoire de Boisset. Le bief qui amène l'eau de la Mare prend naissance à l'Hôpital-le-Grand. Il est noté sur la carte de Cassini (1750) et traverse les terres des domaines du Périer. Le fief du Périer appartenait à la famille Puy alliée ensuite à la famille de Meaux. Le moulin de Boisset sur dans actes notariés est appelé *le moulin de Meaux*. Ce moulin a fourni longtemps de la farine blanche ; les tamis de soie s'usèrent et à la fin de son activité il écrasait entre ses meules de pierre le seigle, l'orge, le blé dont on améliorait la nourriture des animaux destinés à l'engraissement. Cette farine grossière était appelée le « brut ». Le moulin tournait encore pendant la guerre de 1939-1945 et ne s'est arrêté qu'en 1977. Le dernier meunier a été Jacques Bourrat qui fut aussi maire de Boisset.

Les voies de communication du village en 1800

Il n'existe plus de pont sur la rivière la Mare. Il a été signalé en 1347¹ (dictionnaire Dufour). Un gué, qui sert pour traverser la rivière dans le bas du domaine de la Dame, l'a remplacé. Un autre gué, servant à rejoindre le chemin qui va à Unias, a été remplacé, vers 1950, par la passerelle qui existe actuellement.

Pour se rendre à Montrond, il faut utiliser le bac payant qui se trouve au port de Montrond (ferme du Port et non ferme du Pont) car il n'y a pas de pont sur la Loire. Montrond est alors un tout petit hameau et dépend de Meylieu. Ce bac est utilisé si l'on veut se rendre à Chazelles-sur-Lyon, Bellegarde-en-Forez. Du village de Boisset on prend le chemin qui se dirige vers la ferme de l'Isle. Cette ferme a une grande cour, traversée en son milieu par ce chemin qui aboutit à un gué, où l'on peut atteindre l'autre rive du fleuve facilement. Ce passage permet de se rendre à Saint-Galmier. Il existe aussi un port à Unias. Evidemment on se rend plus facilement à Montbrison. Depuis 1775, une route tracée par d'Argout relie Tauves (Puy-de-Dôme) à Lyon. Cette route passe à Montbrison, Fontanes, le Cerizet et au port de Montrond. On utilisait précédemment la *Via Sanna* qui, de Montbrison, passait par Savigneux, Messillieux, Grézieux-le-Fromental, la Pra, la Dame, le bourg d'en haut et s'orientait vers le gué de la Mare. Si on désirait aller à l'Hôpital-le-Grand, on pouvait passer par le Perier (derrière le domaine de la Tour) ou prendre vers le moulin de Boisset un chemin qui, traversant la Mare au bas de la propriété de la Dame, se dirigeait vers ce village. Evidemment ces chemins étaient empierrés. La *Via Sanna* créée par les Romains devait avoir les caractéristiques des voies romaines de seconde importance. Quant aux chemins vicinaux on peut imaginer leur état, boueux en temps de pluie ou en hiver, poussiéreux en été.

L'église de Boisset

L'édifice principal du village de Boisset est l'église. Les propriétaires des gros domaines ont de belles maisons de maître que l'on peut difficilement qualifier de châteaux. L'église a été construite sur l'emplacement des ruines du vieux château du fief des Lavieu, détruit par ordre du roi au 15^e siècle. La base du clocher serait peut-être le reste du donjon. Cette église possède une nef et une chapelle dédiée à Notre-Dame-du-Rosaire sous le clocher. Le chœur a la forme actuelle et la sacristie de gauche existe depuis 1756 dans ses dimensions actuelles avec l'escalier de pierre qui monte au clocher. Il n'y a qu'une cloche, les autres ayant été livrées à la fonte pendant la Révolution. Il y a un arbre de la Liberté devant lequel on célèbre les mariages.

¹ Dufour, *Dictionnaire des noms de lieux*.



Ce petit morceau du plan cadastral de 1811 montre la Mare en grisé. Le bief du moulin en noir, le chemin qui vient de l'Hôpital-le-Grand est fléché. Il n'y a pas de pont sur la rivière et ce chemin arrive à peu près vers la salle d'animation actuelle. On reconnaît l'emplacement des douves, le cimetière, l'évasement de la place où aboutissent les escaliers de pierre.

Evolution du village de 1800 à 1900

Population

De 235 habitants nous passons à 521 avec une baisse de la population agricole au profit des artisans, retraités ou autres.

Administration civile : un maire, un adjoint et 10 conseillers municipaux.

Administration religieuse : un curé résidant dans une propriété contiguë à l'église. Sa maison comprend habitation, écurie, remise, pigeonnier, jardin, le tout clos de murs. C'est la mairie actuelle.

Création d'une mairie vers 1843. Ce local sera changé contre un édifice plus spacieux lors de l'édification des écoles publiques (1896).

Création des écoles primaires

Un essai sera fait au début du siècle par un couple, M. et Mme Merlet. Un bâtiment contigu à l'église est édifié grâce à M. Dugas et reçoit des religieuses de la congrégation de Saint-Joseph de Lyon. Elles y accueillent des enfants du village et prennent même des pensionnaires. Vers 1870 le besoin d'une autre école se fait sentir car il y a 85 élèves (garçons et filles) chez les soeurs. Les gens de Boisset ne s'empresent pas trop de créer une école. La commune est pauvre alors que la paroisse vient de bénéficier de dons importants et que l'église est agrandie (1877). Pour répondre aux pressions de la préfecture un terrain est acheté à M. Godde de Saint-Galmier pour 3 000 F et on élève les locaux de la première école de garçons. Elle sera bientôt complétée par une école de filles. En 1900, Boisset possède donc une école publique et une école privée.

Création du canal du Forez

Boisset aura le privilège de bénéficier de l'artère n° 1 avec aqueduc à cause de la présence dans le village de l'ingénieur Graeff et de la famille Balaÿ à Sourcieux qui avaient contribué de façon importante à la création du canal.

Création de la route départementale 105 venant de l'Hôpital-le-Grand et de ce fait création du pont sur la Mare. Ce fut d'abord une passerelle de bois changée rapidement en pont métallique (genre Eiffel). Ce pont métallique subsistera jusqu'en 1952. Une entreprise stéphanoise construisit le pont actuel et l'ancien pont fut découpé au chalumeau en janvier 1952 par Paul Grange, un artisan du village.

Création de la ligne de chemin de fer de Montbrison-Lyon-Saint-Paul avec gare de voyageurs et gare de marchandises en 1976.

Création temporaire d'une ligne de tramway entre Montbrison et Montrond, sur le bas-côté de la route. Cette entreprise fit faillite en 1835-1844.

Assèchement des étangs de la commune de Boisset-lès-Montrond en 1830-1840. Il y avait 66 hectares d'étangs dans le village : l'étang Couzon vers la Dame, l'étang du Plat, l'étang des Appreaux, l'étang Souchon, l'étang Pupier, l'étang Puy, l'étang la Pierre. Il reste l'étang des Appreaux, la pêchoire dans une prairie de la Dame. Ces étangs sont figurés sur la carte de Cassini. Ils communiquaient les uns avec les autres. Malgré leur utilité pour l'élevage du poisson, ces étangs conjugués avec la culture du chanvre étaient devenus nuisibles au pays de la plaine forézienne.

Etablissement d'une bascule dans le bourg et d'une boîte aux lettres. Une deuxième boîte aux lettres sera posée au Cerizet en raison de l'importance que prend ce lieu-dit à cause de la gare. Trois cafés s'y installent ainsi qu'un commerce de charbon et vins.

Agrandissement de l'église. En 1856 et 1877 l'église du village va être complètement remaniée. Elle va acquérir cette forme trapue mais équilibrée et dotée de vitraux en grisaille violette qui la parent de délicates couleurs sous les rayons du soleil.

Edification d'un presbytère pour le logement du curé et de sa servante.

Découverte en 1864 d'un trésor monétaire gallo-romain et de divers outils domestiques dans un champ au cours d'un labour. C'est un nommé Valensant qui en sera l'inventeur. Le trésor sera malheureusement dispersé entre divers acquéreurs. Un vase et quelques pièces seront déposés au musée de Saint-Etienne.

*

**

Pendant cette période on peut constater un décès pendant la guerre de 1870-1871. Malgré les épidémies (variole, choléra) et malgré la mortalité infantile, Boisset-lès-Montrond aborde le 20^e siècle avec 528 habitants.

Description du village de Boisset-lès-Montrond vers 1850

Village du canton de Saint-Rambert-sur-Loire, au nord du canton, à 15 km de Saint-Rambert et 12 km de Montbrison, 406 habitants ; la superficie est de 78 ha 54 a 70 ca.

Un petit nombre de maisons, dont quelques-unes sont jolies et bien bâties, composent le village qu'entoure une campagne verdoyante et bien boisée. Une rivière : la Mare coule tout près et demanderait un pont sur le chemin qui unit cette commune à celle d'Unias ; car bien souvent, lorsque les pluies sont un peu abondantes ou la fonte des neiges trop rapide, cette rivière grossit subitement et devient très difficile à traverser.

Le presbytère qui est propre et bien construit appartient à M. Victor Dugas de Saint-Chamond ; cet homme s'est plu à répandre ses libéralités dans cette commune où il possède des propriétés. L'église et la maison d'éducation doivent leur état à sa générosité, la paroisse n'ayant pas les moyens de subvenir aux frais que de telles constructions nécessitaient. L'église du village a une seule nef lambrissée. Les deux chapelles latérales sont de style gothique. L'abside du choeur est voûtée et ornée de peintures assez gracieuses. Cette église dédiée à saint Blaise est tenue proprement.

Administration : un maire, un adjoint, 8 conseillers municipaux.

Administration religieuse : un curé, 7 fabriciens y compris le curé et le maire.

Un comité local d'instruction primaire. Une école communale pour les deux sexes dirigée par les soeurs de Saint-Joseph, 50 élèves.

Boisset-lès-Montrond était avant 1793 de l'archiprêtré, de l'élection, du ressort et du bailliage de Montbrison et de la justice de Montrond. Le prieur de Savigneux nommait à la cure. Le seigneur était le marquis de Saint-Germain d'Apchon, colonel du régiment d'Aunis, au château de Montrond (Boisset étant depuis 1482 réserve de chasse et vassal de Montrond). Les officiers étant les mêmes qu'à Montbrison.

Cette commune est sans industrie et les ressources consistent dans les produits agricoles : céréales et légumes. Le sol qui n'est pas des plus fertiles est souvent ravagé par les inondations de la Loire. Aussi, les habitants ne jouissent-ils en général que d'une aisance fort médiocre.

Théodore Ogier,

La France par canton et par commune, tome 1, la Loire, Bajat fils imprimeur éditeur, 1856.

Un inventaire de 1822

Un inventaire, dressé le 14 mars 1822 par les soins de Maître Bourboulon, notaire à Montbrison, nous éclaire sur le mobilier, les outils et effets que l'on utilisait à cette époque à Boisset-lès-Montrond. Il s'agit ici de protéger les biens d'un enfant mineur dont le père est décédé. La mère vient de se remarier et les tuteur et subrogé tuteur font établir cette liste avec sa valeur en francs de l'époque. La maison où a lieu cet inventaire est située à la Terrasse. Voilà donc la teneur de ce document.

« Dans la cuisine de la maison d'habitation occupée par lesdits mariés s'y sont trouvés une petite marmite fonte garnie de son ance fert teneur de huit écueillées avec son couvert ² aussi en fonte estimés ensemble quatre francs cy	4 F
Plus une chaise empaillée estimée cinquante centimes cy	0,5 F
Plus un petit berceau d'enfant, ³ une fasière et une pelle en bois estimés ensemble deux francs cinquante centimes cy	2,5 F
Plus une chaudière fonte teneur de six sciaux ⁴ garnie de son ance en fert estimée neuf francs cy	9 F
Plus trois siaux en bois garnis de leur cercle en fer mi usés estimés ensemble trois francs cy	3 F
Plus une autre marmite fonte teneur d'un sciau garni de son ance fert avec son couvert en fonte estimée trois francs cy	3 F
Plus une ancienne mesure à bled ferrée estimée deux francs cy	2 F
Plus deux petits paillassons ⁵ dans l'un desquels étaient des vieux ferts du poids de quinze kilogrammes estimés ensemble trois francs cy	3 F
Plus cinq bandes ⁶ de fert propres pour chars estimées ensemble deux francs cinquante centimes cy	2,5 F
Plus une poëlle à frire en mauvais état et une perche en fert estimées ensemble six francs cy	6 F
Plus deux cantines en fert blanc propres à contenir l'huile estimées ensemble quatre francs cy	4 F
Plus vingt paillats propres pour le pain de ménage estimés ensemble quatre francs cy	4 F
Plus une autre marmite cassée propre pour la fonte garnie de son ance fert sans couvert estimée soixante quinze centimes cy	0,75 F
Plus (...) propre à passer la farine en mauvais état et un vieux coffre bois blanc sans fermeture estimés ensemble deux francs cinquante centimes cy	2,5 F
Plus une petite grille en fert propre à bruller du charbon de pierre ⁷ estimée huit francs cy	8 F
Plus une petite sallière et son pillon en bois, un huillier en terre commune et un petit banc bois blanc estimés ensemble soixante quinze centimes	0,75 F
Plus un dressoir à deux portes et deux tiroirs bois dur fermant à clef surmonté de son vaissellier	

² On ne dit pas le couvercle de la marmite mais le « couvert ».

³ Caisse en bois ajourée pour faire sécher les fromages.

⁴ Seaux.

⁵ Le paillasson ou petit paillat, sorte de corbeille de paille tressée utilisée pour faire lever la pâte destinée à être cuite dans le four.

⁶ Les roues des chars étaient ferrées avec des bandes de fer posées à chaud sur la roue de bois par un charron, la propriété du ferrage étant d'augmenter la solidité des roues.

⁷ Le charbon de pierre est le charbon qui vient des mines de la région de Saint-Etienne, il est très peu utilisé.

à deux rayons estimé seize francs cinquante centimes cy	16,50 F
Plus une petite couchette d'enfant en bois dur sur laquelle était une baloufière ⁸ et une petite couverture en rognure ⁹ estimées ensemble six francs cy	6 F
Un coffre bois dur fermant à clef estimé sept francs cy	7 F
Ouverture faite dudit coffre s'y est trouvé un manteau bleu bureau ¹⁰ de pays estimé dix francs cy	10 F
Plus six chemises à l'usage du défunt toile de ménage mi usées estimées ensemble les unes dans les autres douze francs cy	12 F
Plus quatre paires de draps toile de ménage aussi mi usés estimés ensemble cy	24 F
Plus un habit bureau de pays à l'usage du défunt mi usé estimé six francs cy	6 F
Plus un petit gillet, une paire de pantalons en coton à l'usage du défunt estimés ensemble trois francs cy	3 F
Plus deux paires de bas en laine, un bonnet aussi en laine et un chapeau laine le tout à l'usage du défunt estimés ensemble trois francs cy	3 F
Plus deux couvertures étoupe ¹¹ estimées ensemble quinze francs cy	15 F
Et enfin quinze sacs toile propres à tenir du bled estimés ensemble quinze francs cy	15 F
Ne s'étant rien plus trouvé à décrire ni à inventorier dans ladite cuisine nous sommes passés dans un appartement à côté de ladite cuisine servant de dépôt où s'y est trouvé une grande pétrière ¹² bois blanc avec son couvert hors de service plus vétuste et un grand banc aussi bois blanc estimés ensemble cinq francs cy	5 F
Plus un petit buffet bois dur fermant à clef mi usé estimé deux francs cy	2 F
Plus une petite scie à main estimée un franc cinquante centimes cy	1,5 F
Plus quatre perches ¹³ et une douzaine de planches bois blanc estimées ensemble trois francs cy	3 F
Plus deux jougs garnis, deux essieux de chars et quelques mauvais bois propres pour le feu estimés ensemble neuf francs cy	9 F
Plus un vantoir ¹⁴ pour le bled estimé onze francs cy	11 F
Plus deux herses, deux mauvais arroses ¹⁵ et une petite échelle estimés ensemble huit francs cy	8 F
Plus une queue ¹⁶ de tombereau estimée trois francs cy	3 F
Plus une petite benne à lessive et un drap estimés ensemble huit francs cy	8 F
Plus quatre gros paquets de chanvre teillé ¹⁷ provenant de la récolte dernière pezant ensemble	

⁸ Une *baloufière* est une sorte de matelas, sans piqûres, fait comme un sac et garni de *baloufes*. Les *baloufes* sont les balles, c'est-à-dire les enveloppes de grains d'avoine ou de seigle, employées dans la literie. A cette époque, on préconisait beaucoup le matelas de balle d'avoine pour les enfants.

⁹ La couverture en rognure est faite de déchets de tissus, on n'en est pas encore au patchwork !

¹⁰ Le bureau ou burat est une étoffe grossière en tissu laine et chanvre dont on fait les vêtements et les couvertures.

¹¹ L'étoupe, ce sont les filaments de chanvre qui restent sur le peigne.

¹² Une *pétrière* est une pâtière ou un pétrin, sorte de récipient rectangulaire sur pieds en bois dans lequel on pétrit la pâte à pain.

¹³ Les perches de bois étaient utilisées pour supporter le linge qu'on ne lavait que deux ou trois fois par an. A cette époque, la lessive des draps et chemises étaient presque un travail exceptionnel. Les trousseaux étaient abondants et on se changeait moins souvent mais on entassait le linge sale et il était lavé au beaux jours.

¹⁴ Un *vantoir* ou *ventou* ou *vannoir* est un appareil qui permet de séparer le grain de son enveloppe ou balle.

¹⁵ L'arrose ou araire est l'ancienne charrue, faite d'un gros bois dont une des extrémités porte une ferrure, la reille, pour le labour, et l'autre porte un bois long, la queue, qui sert à diriger. Cette charrue primitive était entraînée par des bœufs ou des vaches.

¹⁶ La queue est le timon du tombereau que des bœufs ou des vaches liés par deux avec un joug vont pouvoir traîner.

¹⁷ La teille est l'écorce de la tige du chanvre. On dit que le chanvre est teillé quand il a été séché, trié et qu'il est prêt à être cardé ou peigné pour être ensuite filé ;

cent quarante sept kilogrammes estimés ensemble cent vingt francs cy	120 F
Plus un char à quatre roues ferrées avec sa garniture estimés ensemble quarante francs cy	40 F
Plus une herse, une roue de char non ferrées et une queue de tombereau en bois estimées ensemble dix francs cy	10 F
Plus un massot ¹⁸ monté sur ses deux roues ferrées estimé vingt francs cy	20 F
Plus deux bèches, deux pioches, un petit piochon et un timon de char estimés ensemble six francs cy	6 F
Plus une selle pour cheval et un mauvais collier estimés ensemble quinze francs cy	15 F
Plus deux pioches, une petite pelle en fert, quatre fourches, un écheveau et un râteau les derniers articles en bois estimés ensemble quinze francs cy	15 F
Plus trois cordes pour char mi usées, trois haches à main, une hermine ¹⁹ , une gouyarde ²⁰ , un virrebrequin ²¹ , une chenote ²² pour entrave de cheval en fert, une paire de tenailles, un porte poëlle, un tarrorre ²³ , un ancien petit poids à pezer, deux (...) de chars, deux cordes propres pour les bestiaux estimés ensemble douze francs cy	12 F
Ne s'étant plus rien trouvé à décrire ni à inventorier dans ledit appartement nous sommes montés dans le grenier où s'y est trouvé un tas de bled seigle provenu de la récolte dernière contenant cent vingt huit doubles boisseaux ²⁴ non drayés et très chargés estimé à raison de deux francs la mesure monte deux cent cinquante six francs cy	256 F
Plus un autre tas de froment provenu aussi de la dernière récolte contenant soixante doubles boisseaux susceptibles d'être drayés et criblés estimé à raison de trois francs la mesure monte cent quatre vingt francs cy	180 F
Et enfin un petit tas de colza aussi provenu de la récolte dernière contenant vingt doubles boisseaux estimé à raison de quatre francs cinquante centimes la mesure monte quatre vingt dix francs cy	90 F
Total de l'estimation des effets mobiliers et danrées compris au présent inventaire montant sauf erreur de calcul la somme de neuf cent quatre vingt quinze francs cinquante cy	995, 5 F

*

**

L'intérêt de ce document est d'une importance particulière pour comprendre comment se cultivait le sol, comment on s'habillait et aussi un peu de la vie habituelle des ménages début du 19^e siècle dans notre région.

Nous sommes en présence d'une exploitation moyenne qui possède néanmoins cheval et deux paires de boeufs ou vaches de travail. La maison doit avoir un four à cuire le pain puisqu'on inventorie vingt *paillats* pour le pain de ménage. L'utilisation du sel gros que l'on écrase avec un pilon de bois pour le rendre fin montre bien la façon toujours rudimentaire de se servir du sel. On note aussi l'absence de vêtements cossus chez le défunt.

Le détail de l'outillage agricole est très précis : notre paysan possédait un vannoir pour séparer le grain de la balle (enveloppe du grain), des chars à quatre et à deux roues, ferrées le plus souvent, quelques outils à

¹⁸ Le *massot* est un char en bois monté sur deux roues.

¹⁹ Une hermine ou herminette est une petite hache de charpentier ou de tonnelier.

²⁰ Une *gouyarde* ou *goyarde* est une sorte de croissant en fer pour couper les buissons. On dit aussi un *goyard*.

²¹ Un *virrebrequin* ou vilebrequin est un outil qui permet de faire tourner une tarière ou tarrorre pour percer des trous.

²² Une *chenote* est une chaîne terminée par une grosse boule de bois qui permet d'entraver un animal.

²³ Une *tarrorre* ou tarière est une grande vrille pour percer des trous dans le bois.

²⁴ Le boisseau ou *bichet* est une mesure pour le grain (1 dal). C'est un récipient en bois, cerclé de fer pour le rendre plus résistant.

main pour le bricolage. Les termes locaux pour désigner les biens inventoriés sont tous désuets (voir les notes).

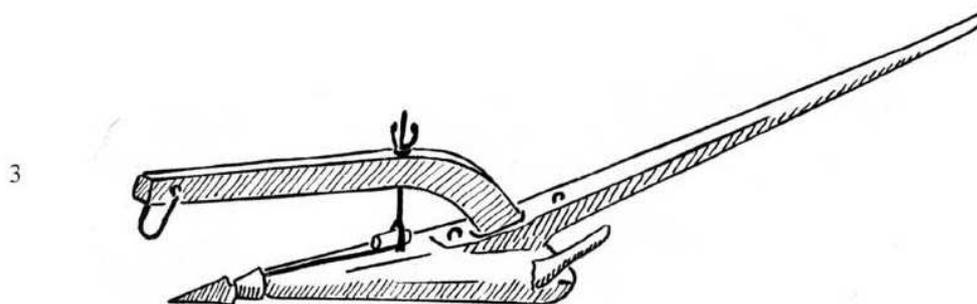
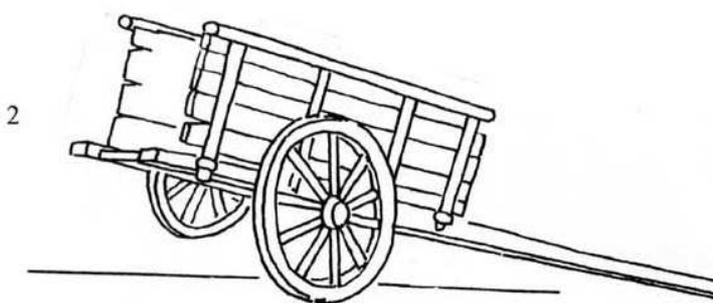
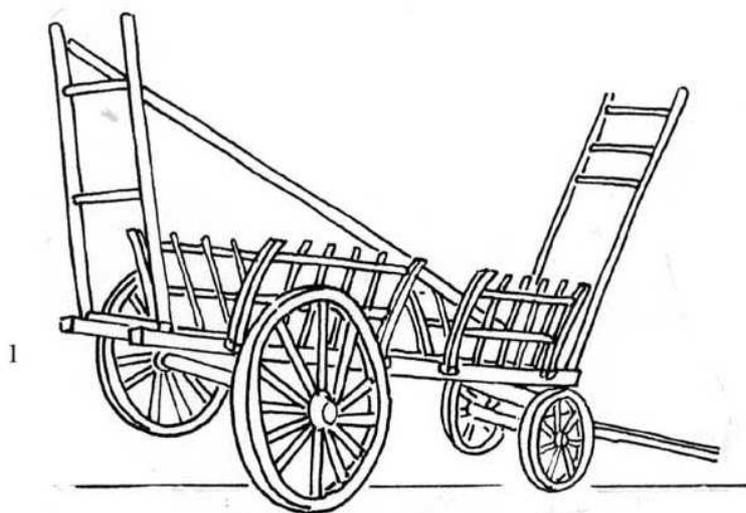
L'inventaire des outils porte deux bûches. En effet, les terrains destinés à la culture du chanvre devaient être bêchés pour bien enfouir la fiente des pigeons ou colombine, cette fumure animale étant réservée à la culture du chanvre. La grosse quantité de chanvre teillé inventorié permet de se rendre compte de l'importance de sa culture dans le village et de la valeur commerciale que pouvait avoir ce textile local. La culture de cette plante, si intensive dans le Forez des 18^e et 19^e siècles demanderait toute une étude particulière.

1 - char à quatre roues.

2 - char à deux roues (*massot*).

3 - araire.

(dessins tirés des publications du musée *Alice Taverne* d'Ambierle)



L'enseignement à Boisset au 19^e siècle

La plaine du Forez, en l'occurrence les villages de la rive gauche de la Loire s'étendant de Boisset jusque vers Grézieux, Champ, Mornand, Poncins, Chambéon, Saint-Cyprien forment un triangle très rétif à l'instruction primaire au 19^e siècle. Les cahiers d'état civil possèdent peu de signatures des habitants. A part le curé et quelques notables, bourgeois ou marchands, personne ne sait lire ni écrire.

Pourtant à Boisset, dès 1833, un ménage vient dispenser quelques leçons de français et de calcul : M. et Mme Merlet. On retrouve ces noms inscrits dans le compte rendu d'une visite de l'archiprêtre de Saint-Rambert-sur-Loire. Le curé donnait aussi quelques cours du soir aux adultes et aux enfants intéressés par l'apprentissage de la lecture mais c'était, finalement, fort peu de choses.

En 1843, lorsque la famille Dugas vient d'installer à Boisset et qu'en s'alliant avec la famille de Boissieu ses membres récupéreront les fonds importants laissés par la famille Achard et provenant des Mazuyer, des marquis d'Apchon, l'enseignement va se développer.

Une grande maison couverte d'ampelopsis jouxtant l'église est aménagée pour recevoir des religieuses de Saint-Joseph de Lyon afin de créer une école primaire mixte, un dépôt de pharmacie et un pensionnat de filles. Ce sera là le premier essai et les gens du village vont y faire inscrire leurs enfants au moins quelques mois par an (évidemment en période de travaux des champs, l'école est un peu délaissée).

Jusqu'en 1885 cette école fonctionne sans que l'on trouve des traces de son existence dans les registres municipaux. On sait que les soeurs s'occupent du linge de l'église, que l'école est prospère et qu'elles ont l'autorisation d'aller chercher de l'eau à la « Font Durieux » à Seyves.

En 1865, la commune leur fournit pour 65,40 F de matériel scolaire : trois tables et trois bancs, une méthode de lecture, un tableau de système métrique, un de ponctuation et un de numération.

Au moins d'août 1866, la supérieure institutrice demande au maire Gerin une subvention pour le chauffage des enfants qui est une charge pour elle. Le conseil municipal accorde une somme de 25 F qui sera prise dans les dépenses imprévues du budget communal.

Le 24 août 1873, le maire expose la plainte de plusieurs habitants de la commune qui pensent que l'instruction primaire n'est pas faite régulièrement, que la religieuse qui s'en occupe n'est tolérée que par une lettre d'obédience et que ses soins vont plutôt à l'église et au presbytère qu'à l'instruction des enfants qui lui sont confiés. Un voeu est émis qu'un instituteur laïc remplacerait avantageusement cette religieuse.

Le 22 août 1875, la commune de Boisset fournit aux soeurs Saint-Joseph une carte de France, une carte d'Europe, une carte de la Judée, un globe terrestre et un tableau des poids et mesures.

Le 19 mars 1876, une classe neuve est ouverte et la commune fournit trois tables de 6 cases à 15 F l'une (45 F), trois bancs à 4,50 F pièce (13,50 F) et trois bureaux (15 F) soit, au total, 73,50 F.

Le 2 octobre 1875, elle fournit encore : un meuble, une horloge, une table à écrire, deux grands tableaux, des carnets pour une classe, un christ, une caisse à charbon, 4 chaises. Les bureaux seront réparés.

Le 17 octobre 1875, le conseil municipal délibère sur les dépenses rendues obligatoires pour la scolarité suivant la loi du 29 juillet 1875. Un quatrième centime additionnel est voté par le conseil. Il sera jugé insuffisant et on fera appel au département.

Le 14 novembre 1875, le conseil observe qu'une seule classe de 60 garçons environ est trop chargée et que l'on doit partager celle-ci en deux sections : grands et petits. Pour acquérir un nouveau mobilier la trésorerie municipale affectera la somme de 50 F prise sur l'impôt taxant les propriétaires de chiens dans la commune et demande au préfet d'avoir la bienveillance de donner son accord.

Le 23 mai 1878, une délibération du conseil municipal fixe un taux de rétribution scolaire pour l'année 1879. Les élèves, garçons et filles au-dessous de 7 ans donneront 8,40 F chacun, de 8 à 10 ans, 10,80 F et au-dessus de 10 ans : 13,40 F.

Pour les élèves accueillis gratuitement, il sera versé 75 c par mois de présence. Le traitement de l'institutrice de cette école mixte est de 200 F. La rétribution scolaire s'élève à 527, 05 F. Avec un traitement éventuel de 156 F et le complément obligatoire de 27 F le total du budget est de 900,05 F. Il s'y ajoute la location du local (100 F) plus le 4^{ème} centime.

En ôtant la rétribution scolaire, le 4^{ème} centime, le département devra fournir 378,60 F pour équilibrer le budget scolaire de 1879.

En feuilletant le registre manuscrit des délibérations municipales sous le mandant du maire P. Gerin, on découvre que nos édiles sont confrontés à de nombreux problèmes. L'entretien des chemins, les réparations de l'église, les fossés métraux, la révision des listes électorales, la boîte postale du Cerizet occupent une grande partie de leurs débats.

Le 23 mai 1879, les dépenses scolaires sont à nouveau évoquées afin de préparer le budget de 1880. La gratuité scolaire doit être absolue.

En 1880, le traitement de l'institutrice est relevé de 30 centimes.

Le 13 novembre 1881, après la circulaire relative à la création d'une caisse des écoles dans la commune le conseil municipal, après mûre délibération, décide qu'il n'y a pas lieu d'en créer une à Boisset.

Le 7 mai 1882, une commission scolaire obligatoire (loi du 28 mars 1882) sera nommée. C'est M. Caire André qui obtient ce poste au bénéfice de l'âge. A cette époque, le maire est Victor de Boissieu.

L'école primaire de Boisset a alors 80 élèves. D'après le registre de fréquentation scolaire, on constate que de novembre 1880 à décembre 1881 et janvier, février, mars et avril : 85 enfants ont fréquenté l'école. Ce chiffre est remarquable pour la population du village. A Boisset, donc, on aime s'instruire et on encourage l'instruction. Là, est réclamée d'urgence une seconde institutrice, la maison d'école étant parfaitement disposée pour assurer à l'adjointe un logement convenable.

Le 15 novembre 1882, le conseil municipal, à l'unanimité, renvoie la décision d'un projet scolaire. La commune a peu de ressources et ce sujet sera abordé ultérieurement. La session de février 1883 ajourne le projet de la création d'une école de garçons mais affirme son intention d'en ériger une dans l'avenir.

Le 21 février 1883, suite aux sollicitations du préfet, M. Caire, secrétaire de la session du conseil municipal, évoque l'impossibilité de louer un local pour une école de garçons et propose aux conseillers l'achat d'un terrain. Le conseil désigne l'architecte départemental pour élaborer les plans de l'établissement et décide d'un emprunt à effectuer par la commune pour couvrir les frais engagés. Cet emprunt sera d'environ 18 000 F.

Le 10 février 1884 la maison Joassard servant alors de café est proposée à l'acquisition de la commune pour la somme de 12 000 F afin d'y créer une école de garçons. Il faut donc que le conseil municipal contacte l'architecte pour transformer ce local en école ; un budget sera voté pour l'établissement d'une *Maison d'école de garçons*.

Le même jour, à la suite de cette décision, il est exposé que le projet d'une école de garçons ayant été voté, l'administration ne reconnaît plus l'école mixte existante et demande la création d'une école de filles. Le conseil municipal, considérant que l'école mixte possède les conditions réglementaires, une école de filles y sera établie avec une institutrice de la congrégation des sœurs de Saint-Joseph dirigeant l'école actuelle. Le maire est alors Victor de Boissieu.

Le 1^{er} juin 1884, un avis favorable est donné pour l'acquisition de la maison Joassard malgré quatre réclamations des conseillers.

Le 31 août 1884, le maire est Pierre Gerin. La décision d'acquérir la maison Joassard est prise. La promesse de vente a été signée sous le mandat du maire précédent. Il faut créer les ressources nécessaires à l'acquisition et aux réparations. Le total des dépenses s'élève à 15 135 F et la commune ne dispose que de 2 750 F. Le conseil suggère de contracter un emprunt de 5 500 F remboursable en 30 ans. Pour couvrir le

déficit de 6 855 F la commune peut demander un secours sur les fonds de l'Etat. La délibération du 31 août 1884 se termine ainsi :

Bien que la population de Boisset soit inférieure à 500 habitants (467), il y a lieu, dans l'intérêt de l'instruction des enfants de créer une école de garçons. Cette école sera ouverte dans une maison acquise où elle peut être installée.

Le 21 mai 1886, lors de la réunion du conseil municipal, le maire avertit les conseillers que le gouvernement oblige la commune à passer un bail avec M. de Boissieu pour légaliser la maison d'école afin d'obtenir un secours de l'Etat. Le conseil municipal prend cette décision.

Il faut encore attendre le 17 juin 1888 pour évoquer à nouveau la question scolaire et nommer trois délégués. Tant de choses absorbent le conseil : préparation des élections, établissement de la liste des indigents et de celle des aliénés, état des chemins vicinaux, rachat du pont de Montrond et de son droit de péage, organisation du service médical gratuit, budget à établir... sans compter d'autres petites questions à régler telles que le salaire du garde champêtre ou l'installation d'une boîte aux lettres à la gare du Cerizet !

Le 12 août 1888, à 10 heures du matin, lecture est faite de la mise en demeure faite par le préfet : en vertu de la loi du 30 octobre 1886 la commune est tenue d'établir une école publique pour les filles. Le conseil décide à l'unanimité que l'école mixte déjà existante sera transformée en école de filles et qu'il y a lieu de construire une école de garçons. MM. J.-B. Lyonnet, Pierre Caire et Jean Sorlin sont délégués pour trouver un emplacement afin d'y construire cette école. Le maire est alors Victor de Boissieu.

Le 17 mars 1889, le conseil décide d'acquérir un terrain appartenant à M. Godde. Les plans de la future école sont dressés par M. Chapelon, l'architecte départemental. Le coût du projet s'élève à 15 500 F. La promesse de vente est signée pour un terrain de 15 ares à 100 F l'are. Le terrain est situé sur la route de la gare, à droite, à l'emplacement même où se trouvent les bâtiments anciens de l'école.

Le 16 août 1889, réunis en assemblée extraordinaire, les conseillers municipaux votent l'achat du terrain, la construction de l'école et l'achat du mobilier de la classe de garçons. L'achat du terrain et la construction d'une école sont reconnus d'utilité publique. Les choses suivent ensuite leur cours :

- ◆ Emprunt de 14 300 F d'une durée de 30 ans au taux de 3,4 % auprès du Crédit Foncier de France (10 août 1890) : remboursement en 30 annuités de 88,99 F (vote de 10 août 1890).
- ◆ Choix d'un entrepreneur de maçonnerie, M. Dupayrat de Boisset (vote du 7 septembre 1890).
- ◆ Autorisation préfectorale et commencement des travaux (16 septembre 1890).

Le 21 décembre 1890 le conseil renouvelle le versement de 100 F à M. de Boissieu pour le loyer de l'école et de la mairie qui avaient été édifiées sur son terrain par ses soins.

Le 8 mars 1892 : décès de Mme Besson, la religieuse qui dirigeait l'école mixte.

Selon la loi du 30 octobre 1886 l'école doit être laïcisée afin que le village possède une école de filles. On pense alors transformer une pièce de l'école en construction (celle qui était destinée à la bibliothèque) en une école pour filles. L'architecte propose d'allonger de 2 m la pièce pour en faire une classe pouvant contenir 24 élèves. L'école de garçons prévue deviendrait ainsi un groupe scolaire. Cette solution de fortune est écartée car le terrain serait trop exigü pour les cours et préaux nécessaires aux deux écoles et, de plus, il y a 48 filles scolarisées.

Le maire et MM. Caire et Gerin sont priés de s'entendre avec le préfet pour terminer l'édification de l'école de garçons et de ne pas interrompre les classes de l'école mixte jusqu'à nouvel ordre.

Le 19 mars 1891, la commission rend compte de son intervention auprès du préfet Galtier. La pièce réservée à la bibliothèque sera convertie en école de filles. Peu importe le nombre d'élèves qui pourront y être admises. Une délégation temporaire à une institutrice congréganiste ne sera accordée que si cette classe de filles est créée. Si le conseil municipale n'accepte pas ces suggestions le préfet imposera d'office une école de filles séparée.

Le conseil adopte ces dispositions jusqu'à l'achèvement de la construction et demande au département une contribution pour le coût de la moitié de ce changement de projet (approbation de tout le

conseil sauf de M. Lyonnet). Le même jour est votée une somme de 550 F pour l'école de filles, prise sur le reliquat du budget.

Le 26 juillet 1891 l'inspecteur primaire vient examiner l'état des travaux, il trouve que le travail est exécuté avec trop de lenteur. L'entrepreneur des travaux déclare que l'emploi du béton et gravier de la Loire sèche lentement et nuit à la rapidité de l'élévation des murs. On emploiera donc des scories. Il en résultera un rabais de 0,25 F par m³.

Le 26 juin 1892 le conseil délibère sur le mobilier scolaire. C'est M. Sijobert, entrepreneur de menuiserie de Saint-Etienne, qui est retenu pour fournir les tables et bancs de l'école avec un rabais de 2 % sur le devis estimatif. On lui demande de fournir 28 tables au lieu des 32 demandées par l'architecte.

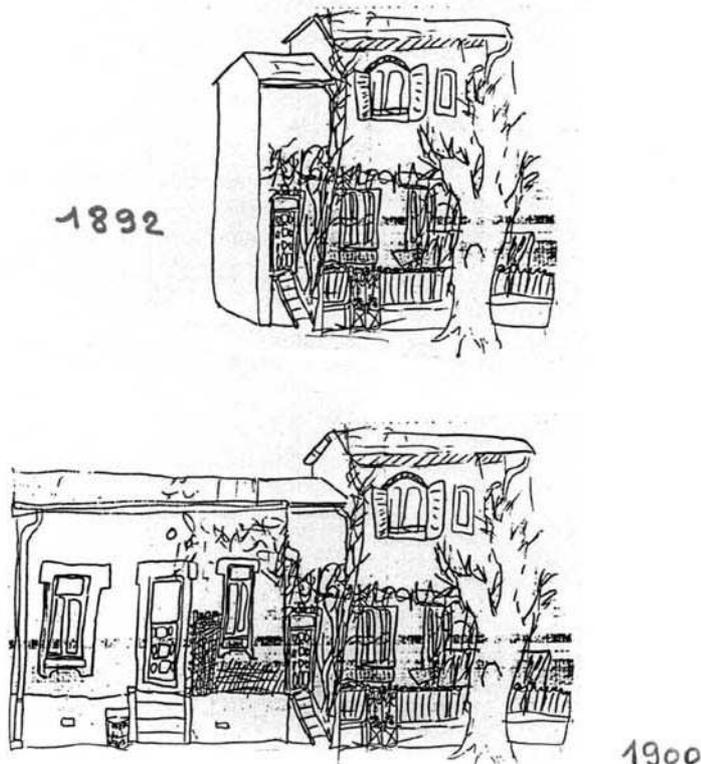
Le 13 novembre 1892, le conseil demande l'autorisation de vendre le vieux mobilier scolaire inutile (estimé au total à 20 F).

L'école de garçons et de filles ouvre en 1892 ; aucune relation à ce sujet n'est inscrite dans le cahier des délibérations municipales.

En automne 1892, Boisset-lès-Montrond est donc enfin pourvu d'un groupe scolaire flambant neuf après des années de pénibles attermoiements (le 18 juin 1893, approbation de l'achèvement des travaux).

Pendant soixante ans les deux écoles, publique et privée, vont exister dans le village avec plus ou moins de difficultés. C'est la promulgation de la loi Debré réglementant le statut des enseignants privés et des locaux qui amène la fermeture de l'école privée. L'école publique connaît alors un essor certain qui se poursuit avec l'augmentation de la population.

1892 : ouverture de l'école : une classe de garçons ; M. Bergon (de 1892 à 1900).



Ecole de Boisset-lès-Montrond

(dessin de Romain Valourd, classe de C. E. 1 et 2 d'Annie Mondoloni)

L'école publique de 1900 à nos jours

1900 : agrandissement de l'école ; 2^{ème} classe pour les filles. La mairie occupe le local entre les deux classes.

1900-1919 : deux classes ; Jean-Marie Gonon et son épouse Marie Gonon.

1960 : surélévation au-dessus de la mairie pour agrandir le logement de l'instituteur. Création d'une salle de bains et de W.C. dans ce logement (avant 1960, les seuls W.C. étaient ceux de la cour).

1962 : ouverture d'une 3^{ème} classe dans un local extérieur au groupe scolaire, place des Marronniers où est actuellement la *Cave de la Reyne*.

1974 : agrandissement de l'école. Un bâtiment est construit pour la classe maternelle. Pour cela on supprime le préau et les W.C. de la cour des filles. On bâtit un garage et on supprime la vigne vierge qui décorait agréablement la façade.

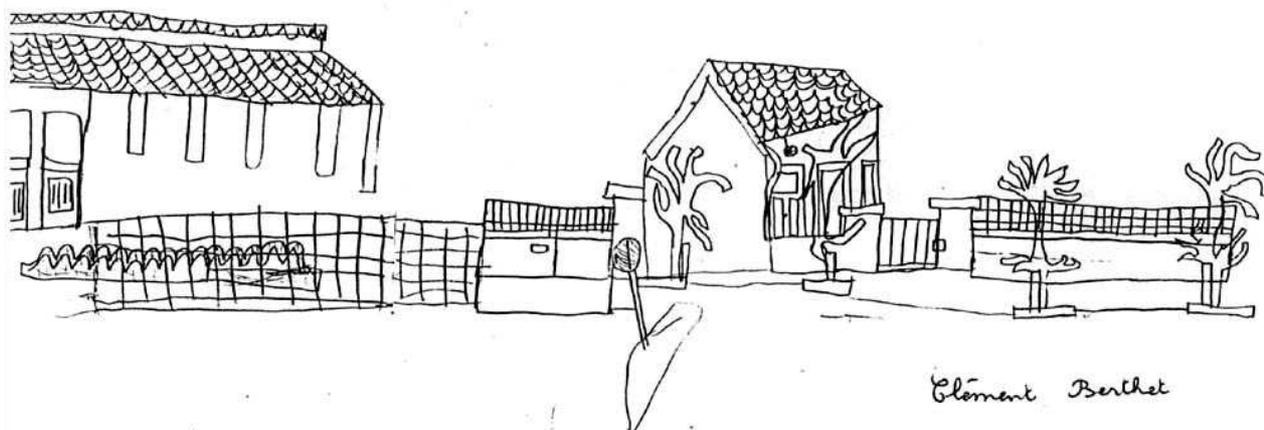
La mairie est transférée dans une maison individuelle qui était devant la classe maternelle. Après 120 années de vie à part dans des conditions rudimentaires, la classe du bourg réintègre le groupe scolaire ainsi agrandi.

1987 : Les planchers des anciens bâtiments sont remplacés par les dalles de béton, les menuiseries vétustes sont refaites.

1990 : Ouverture d'une 4^{ème} classe, accueillie provisoirement dans un coin de la salle de jeu de l'école maternelle.

1991 : Agrandissement de l'école : bâtiment sur le terrain de sport situé derrière l'école : 2 classes plus une salle de restauration. La mairie est transférée dans l'ancien presbytère, place de l'église ; l'ancien bâtiment est démoli.

1999 : Ouverture d'une 5^{ème} classe dans la salle vacante du dernier bâtiment construit²⁵.



²⁵ Notes recueillies auprès de Mmes Mondoloni et Bergamin.

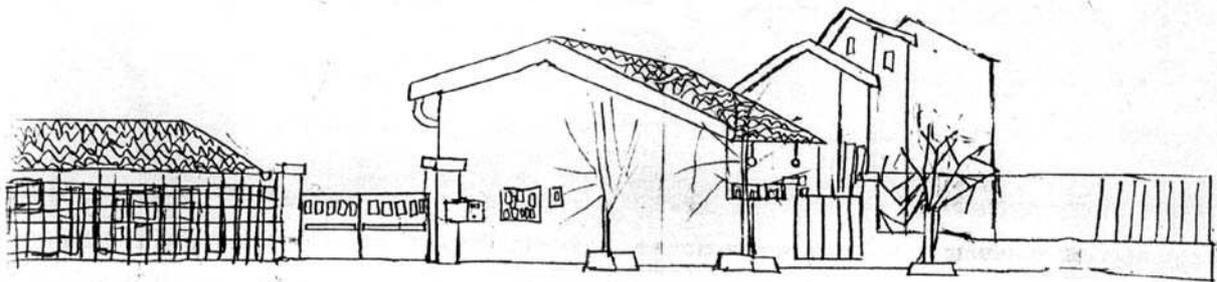
Âge des enfants scolarisés

de 1892 à 1961 : entrée à 5 ans
1962 : entrée à 4 ans
1972 : entrée à 3 ans
1998 : entrée à 2 ans

Une classe d'Unieux à Boisset pendant l'Occupation

Pendant l'occupation allemande (1942-1945) une école primaire d'Unieux avait été repliée au village de Boisset. Cette classe composée d'une vingtaine d'élèves et de leur instituteur occupait les locaux d'une ferme appartenant à M. de Prandières. Cette ferme a été habitée par la famille Magat et est aujourd'hui vendue et restaurée. Les écoliers étaient répartis dans des familles de Boisset pour leur logement, nourriture et entretien. L'instituteur logeait dans la ferme. Il se souvient bien du village et d'une boulangerie où des jeunes filles s'occupaient de la vente du pain. Lorsqu'il en parle c'est pour lui comme un rayon de soleil printanier au milieu de cette douloureuse période de sa vie.

(recueilli par M. G. auprès de M. Verchery, Stéphanois et dianiste)



Mathieu Barjon



Mathieu Barjon

Septembre 1961

M. et Mme Roussel, instituteurs depuis 16 ans à Boisset quittent l'école pour aller enseigner à Saint-Genest-Lerp. M. et Mme Georges Bergamin venant de Bourg-Argental les remplacent. M. Bergamin devient aussi secrétaire de mairie. Les deux classes, de la moyenne section à la section du certificat d'études ont un effectif total qui atteint la soixantaine. Le maire est à cette époque M. Poncet, agriculteur. C'est au cours de son mandat que les travaux de la station d'épuration sont effectués ; cet équipement est alors rarissime pour une commune de l'importance de Boisset. Le personnel communal est très réduit : le secrétaire de mairie (M. Bergamin), le garde champêtre (M. Boutte), la femme de service qui entretient les locaux de la mairie et les classes (Mme Béraud). Les instituteurs, avec souvent l'aide des élèves se chargent de fleurir l'école si verdoyante avec la vigne vierge et la glycine.

Septembre 1962

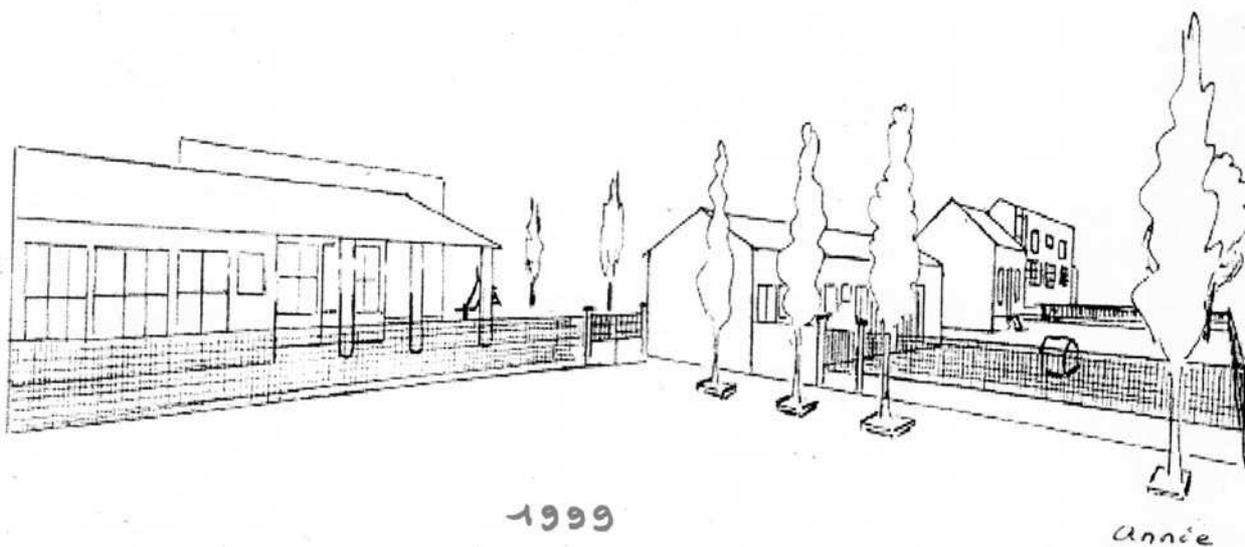
Création d'une 3^{ème} classe ; le local est difficile à trouver. En quelques jours l'installation a lieu dans un ancien café sur la place du village. Le « provisoire » dure jusqu'en 1974. M. Magaldi, rapatrié d'Algérie enseigne aux élèves du C. E. 1 et du C. E. 2 durant une année. A la rentrée de 1963 Gérard Bercet le remplace jusqu'à son décès accidentel en mai 1967. Annie Mathoulin s'installe à son tour jusqu'au transfert de la classe (en 1974).

1971 : M. Bergamin abandonne le secrétariat de mairie durant le mandat de M. Jean Magat. En 1972 le certificat d'études primaires est supprimé, les enfants quittent l'école à onze ans pour entrer au collège.

1974 : agrandissement de l'école (mandat de M. Magat). La propriété adjacente est achetée par la commune. La petite maison occupée par la famille d'Henri Frécon est transformée en mairie. La classe maternelle est construite. L'ancienne mairie devient le vestiaire de la grande classe et l'ancien vestiaire l'entrée indépendante du logement. Un garage est construit et le chauffage central installé. La classe « provisoire » peut enfin rejoindre le groupe scolaire.

1975 : Madame Vially devient maire. Le jardin de l'école est transformé en terrain de sport (tennis et basket).

(Souvenirs de Madame Bergamin)





La première classe de Madame Bergamin en 1961

sections maternelles (4 et 5 ans) - C. P. - C. E. 1 - C. E. 2

Assis : Evelyne Montagne - Annie Gaulin - Dominique Tronel - Nicole Rivolier - Frédéric Bergamin - Daniel Griffon - Antonio Santamaria.

1^{er} rang : Bernadette Griffon, Edith Laveille - Hélène Frécon - Danielle Goléo, - Sylvette Solle - Gérard France - Jocelyne Chavagneux.

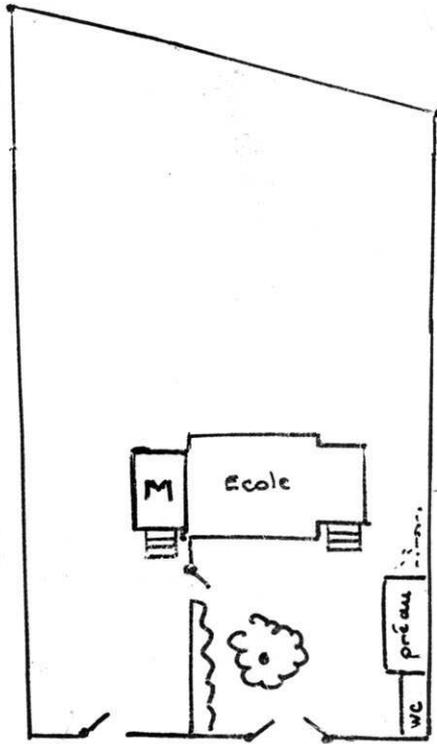
2^{ème} rang : Alain Rivolier - Maryse Rivolier - Jean-Claude Rivoire - Bruno Bergamin - Gisèle France - Simone Clavel - Serge Gallet.

En haut : Henri Laveille - Bernadette Rivolier - Michèle Daragon - Diego Santamaria - René Gaulin - Georges Dumoulin - Yvette Laveille.

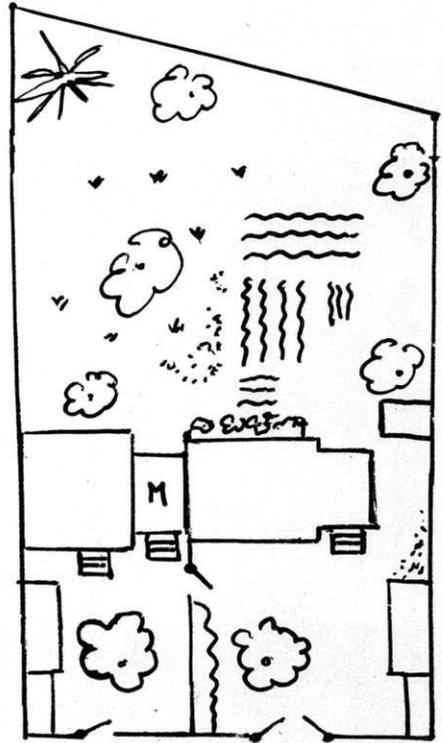
Absents : Daniel Teyssot - Joëlle Tronel.

Agrandissements successifs de l'école

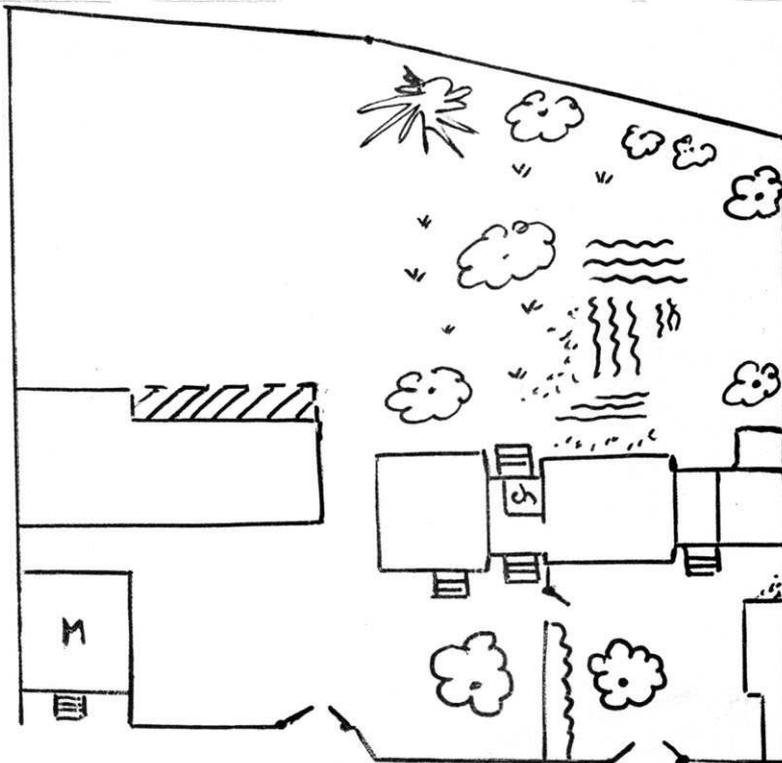
M-mairie



1892

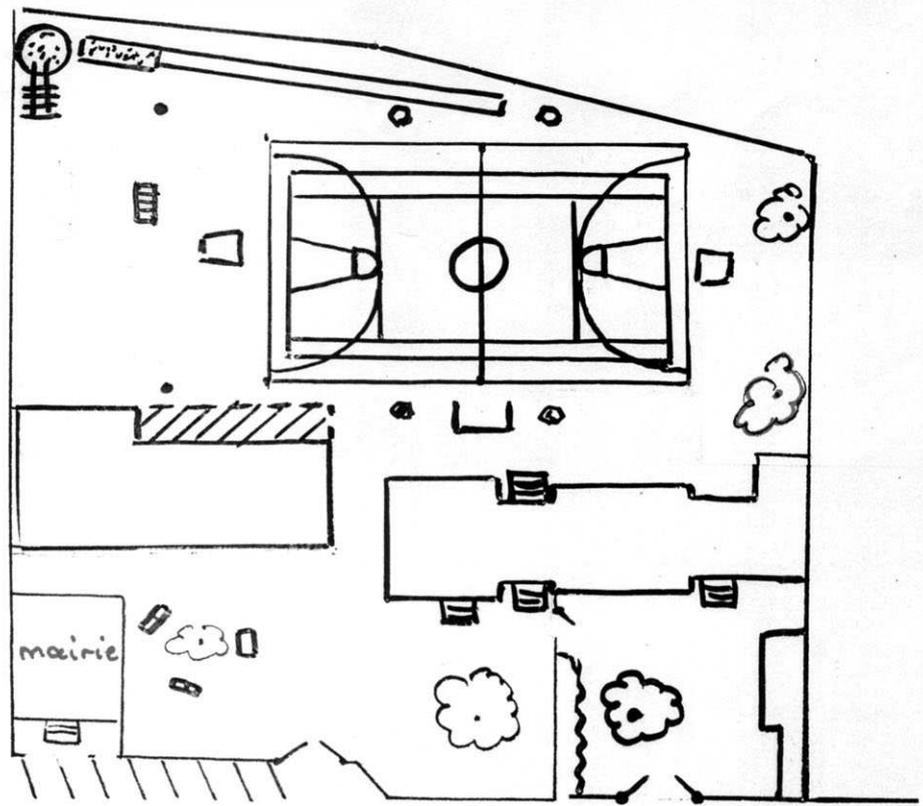


1900

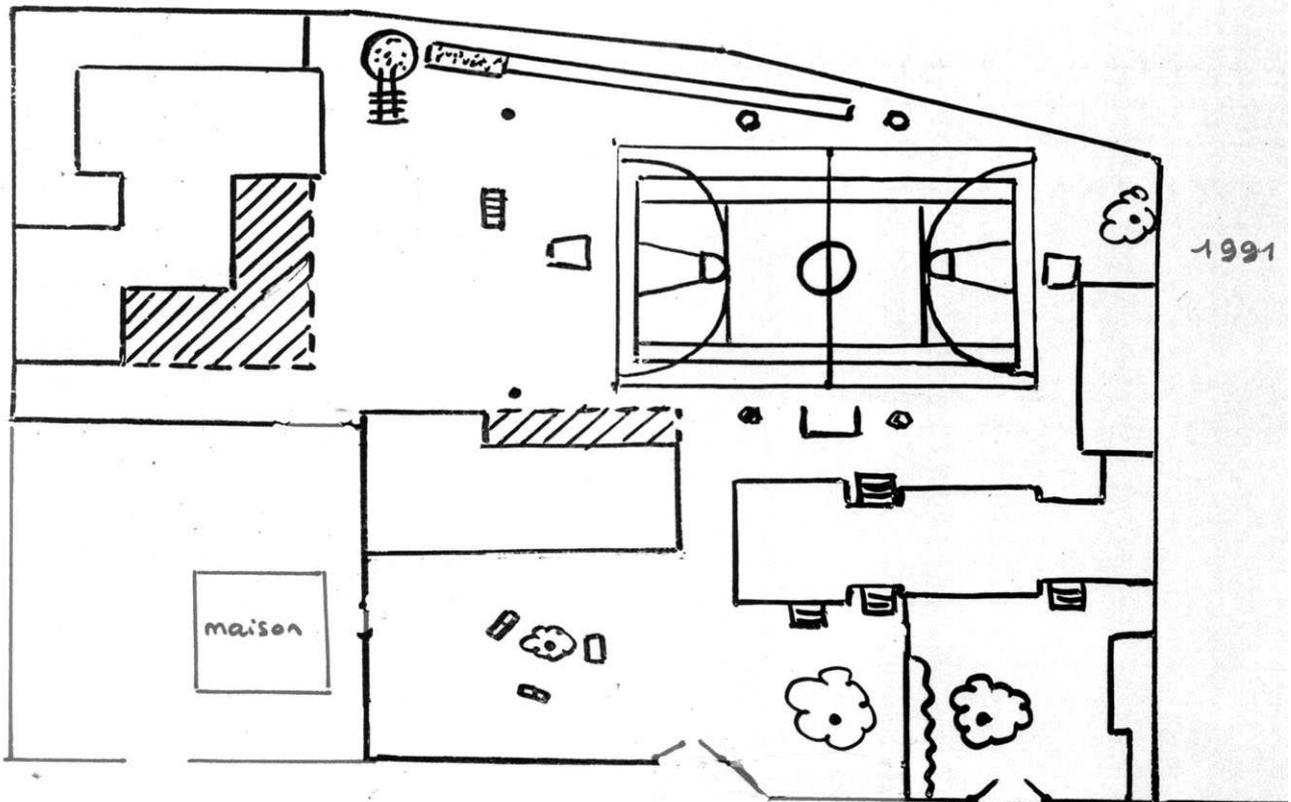


1974

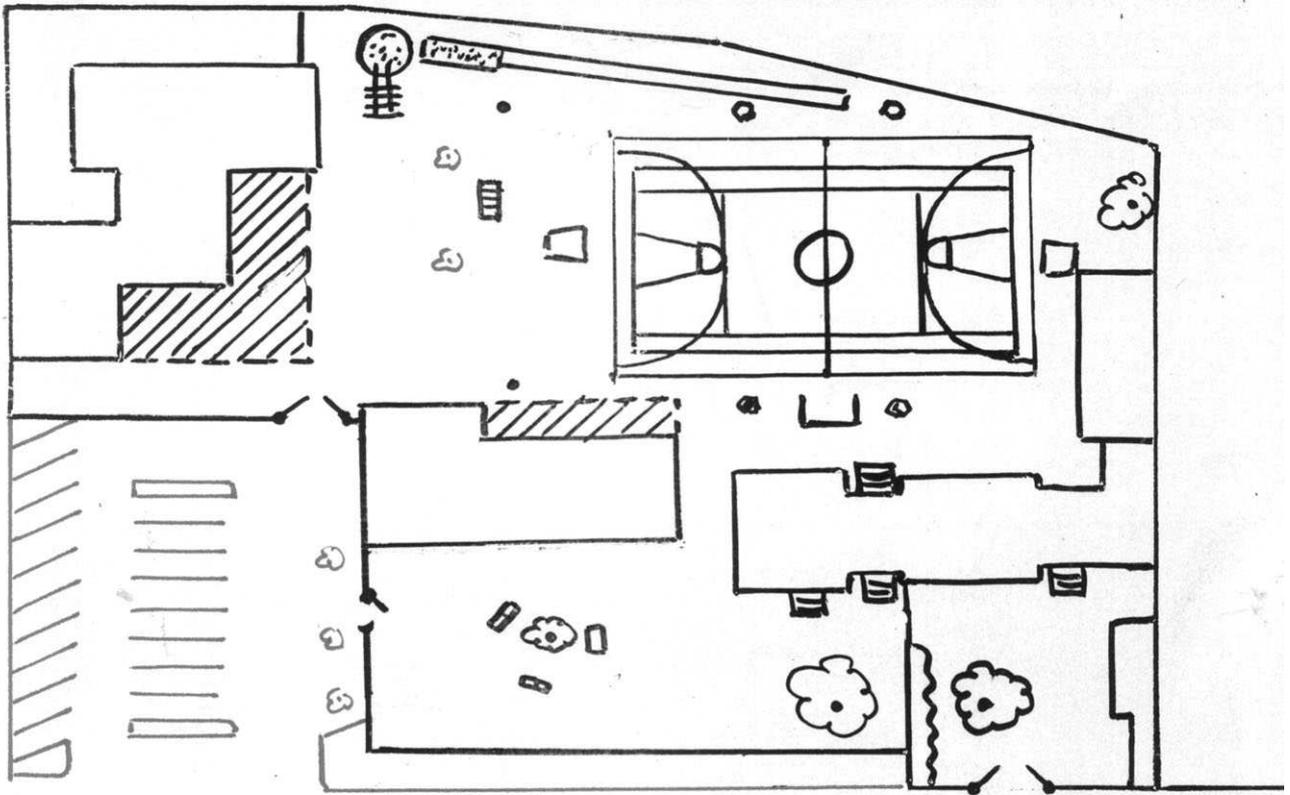
ch. chaufferie



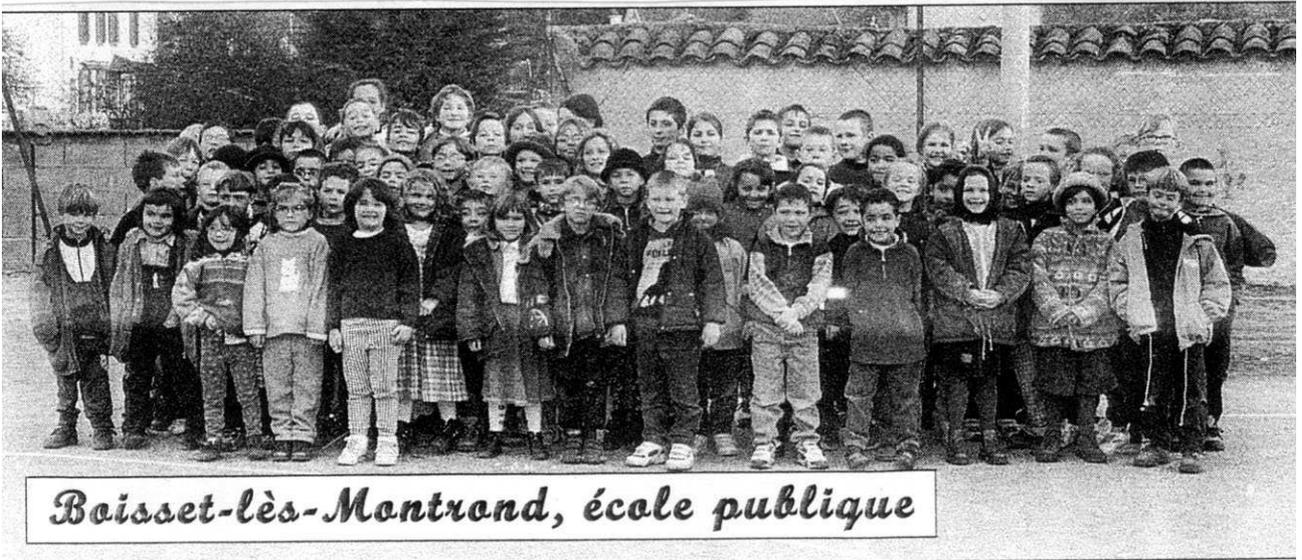
1975



1991



1999



Boisset-lès-Montrond, école publique

Les enfants de l'école de Boisset-lès-Montrond (janvier 2000 - photo de la *Tribune-le Progrès*)

Enseignants de l'école publique de Boisset-lès-Montrond

Ecole de garçons

Jean Marie Gonon (1900-1919)
Antoine Rozier (1919-1928)
Camille Mallaret (1928-1932)
Aimé Mouton (1932-1945)
1931)
François Roussel (1945-1961)
Georges Bergamin (1961-1987)

Ecole de filles

Agathe Bergon (1892-1900)
Marie Gonon (1900-1919)
Antoinette Rozier (1919-1928)
Jeanne Mallaret (1928-
Marie Rose Mouton (1932-1945)
Denise Roussel (1945-1961)
Jeanine Bergamin (1961-1987)

Ecole mixte (1962)

M. Magaldi (1962-1963) création 3^e classe
Gérard Bercet (1963-1967), décédé accidentellement
en mai 1967)
Annie Mathoulin (A.Mondoloni) de 1967-2001
Marie Céline Royon (1987-1992) directrice
Suzelle Hapetian (1987-1994)
Corinne Revol (1989-1990) création 4^e classe
Annie Gras (1990-1991)
Monique Augiat (1991-1992)
Joëlle Griot (1991-1992)
Michel Bouget (1991-1992)
Michel Micossi (1992-1993) directeur
Odette Magnard (1992-1993)

Christophe Thibal (1993 à 1998), directeur.
Valérie Taillandier (1993-1995)
Bernadette Challard (1994-1996)
Solange Portafaix (1995-....)
Ewa Camière (1996-1999)
Sophie Bouvard (1997-1999)
Véronique Chaperon (1998-1999) directrice
Anne Badard (1999- ...) directrice
Christian Bonnisol (1999- ...)
Valérie Geneyton (1999-....)
Marie Jo Gazel (1999-2000) créat. 5^e classe.

L'église du village

Dominant le vieux village construit sur le rocher qui surplombe la Mare, notre église est le témoin immuable des siècles de chrétienté qui ont façonné le visage de notre province.

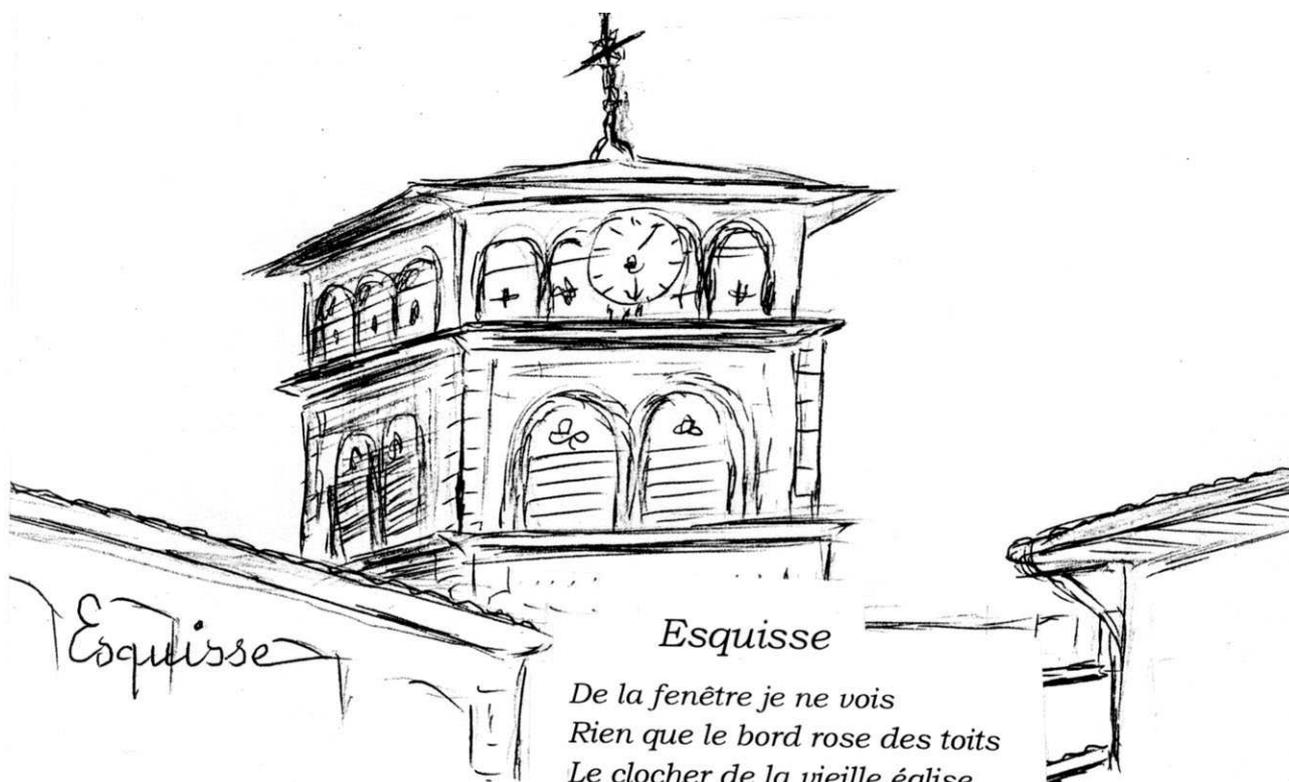
Evangelisée dès les premiers siècles de l'Eglise la province romaine lyonnaise englobait le Forez. Dès cette période fleurirent prieurés, églises, chapelles, hôpitaux en même temps que de nombreux fiefs et châteaux fortifiés. Boisset-lès-Montrond avait le sien appartenant à la famille de Lavieu et sous la suzeraineté des comtes de Forez.

Depuis cette époque une paroisse fut érigée avec une église et un cimetière, dont l'emplacement fixé depuis 1046 par Odoberic, archevêque de Lyon, n'a pas changé. L'église a été agrandie au cours des siècles. Son gros œuvre est inchangé depuis 1877 mais elle a subi une rénovation extérieure complète en 1993.

Elle a été placée sous les patronages successifs de saint Jean-Baptiste puis de saint Blaise. Aujourd'hui c'est l'une des églises de la paroisse nouvelle de Saint-Joseph-des-Bords-de-Loire. Son histoire a été évoquée dans deux précédents cahiers d'histoire locale aussi nous ne nous attarderons pas sur sa description. Si vous habitez le village depuis seulement quelques mois n'hésitez pas à y rentrer. Elle est ouverte tous les jours. Vous pourrez y admirer la grisaille violette des vitraux, la beauté des marbres des autels, l'antique cuve baptismale ornée de sculptures celtiques, le chemin de croix moderne exécuté en forme de fresque murale... Vous pourrez y goûter la perfection du silence et la sérénité ancestrale de cet endroit où tant de générations se succèdent.

Je vous parlerai aussi des croix du village. Elles ponctuent de leur présence les principaux sites de Boisset-lès-Montrond. La plus ancienne est celle du cimetière. Elle est en grès rose pour la table et le fût (jusqu'à 113 cm de hauteur). La base du fût porte une date écrite en chiffres arabes. Le croisillon légèrement annelé est en granit gris. Le socle de ce petit monument est fait de briques et de cailloux recouverts de ciment. L'ensemble repose sur une dalle portant des inscriptions en caractères gothiques non déchiffrés jusqu'à ce jour (juin 2000). Cette croix a été restaurée en 1995 par les soins de l'entreprise Demars de Marcilly-le-Châtel.

La croix dite « des Roches » a été entièrement rénovée et remplacée en 1999 après un accident. La croix en fonte moulée est caractéristique du 19^{ème} siècle. Notons encore la monumentale croix de fer forgé qui indique le chemin de l'église et porte sur le socle la date des missions fréquentes à cette époque.



Esquisse

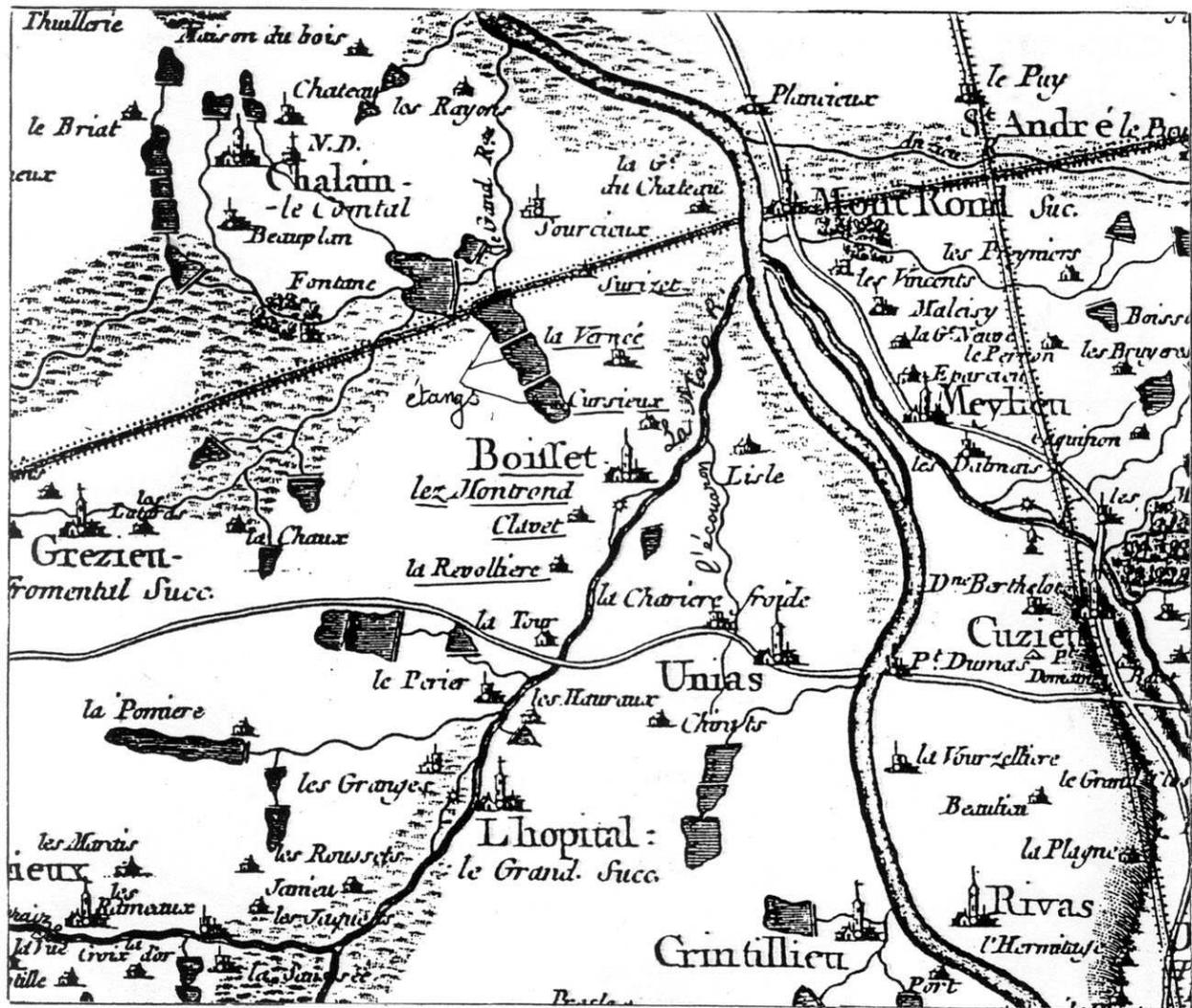
Esquisse

*De la fenêtre je ne vois
Rien que le bord rose des toits
Le clocher de la vieille église
Depuis un millénaire assise
Protégeant toutes les maisons
Au cours de toutes les saisons.
J'ai vu tant de petits enfants...
Tant de jeunes et vieilles gens
Tant de larmes et tant de joies
Dans ce petit village là...
Et si je vous livre mon cœur
C'est qu'il y goûte le bonheur.*

M. G.

Le moulin du village

Sur ce fragment de la carte de Cassini (1750) on voit le village de Boisset-les-Montrond. Le moulin est indiqué par une roue dentée posée sur le bief. Figurent aussi les lieux-dits : la Revollière (aujourd'hui la Dame), Clavet (au Colombier), Cursieux (Château-Gaillard), la Vernée (la Vergnat), Surizet (le Cerizet) ; seule la ferme de l'Isle a conservé son nom.



Le moulin de Boisset est depuis plusieurs siècles installé sur ce bief dénommé « bief de Meaux ». Il se voit très bien vers la propriété de la Dame et à l'Hôpital-le-Grand où il actionnait d'autres moulins.

Le meunier était le plus ancien artisan du village. Malgré la fermeture du moulin, en 1977, c'est un endroit où tout à l'air de s'être endormi. Il suffirait d'un coup de baguette de fée pour qu'aussitôt murmure la chute qui mettait en mouvement la turbine actionnant le mouvement des énormes meules qui sont encore en place.

Enseveli sous les frondaisons et la glycine, il est là, vestige immobile des temps anciens où au fil des jours défilaient les charrettes allant et venant... Au pas lent des bœufs ou des chevaux, les gens amenaient le grain dans les *boges* (sacs). Ils ramenaient chez eux la farine tamisée et le son pour les porcs et la volaille.

On y écrasait aussi le seigle, l'orge pour le bétail. C'était le « brut » parce qu'il ne subissait pas de tamisage. Les dernières années le meunier ne faisait plus de farine blanche ; les tamis de soie étaient usés et l'opération de remplacement aurait été trop onéreuse.

Pendant la guerre de 1939-1945, que de gens ont défilé au moulin pour faire fabriquer de la farine !... Jacques Bourrat, le meunier d'alors, était un rescapé de la guerre de 1914-1918. Il avait combattu à Salonique et en avait ramené, entre autres misères, le paludisme. Courageusement, il fit le maximum pour rendre visite à tous ceux qui lui demandaient son aide.

Il avait également des batteuses qui se déplaçaient de ferme en ferme dans la plaine et dans les montagnes du Matin au début de septembre pour « battre à la machine » les épis gonflés de grains... C'était une époque riche de convivialité dans l'accomplissement d'un labeur empli de symboles proches des hommes. Quoi de plus simple et de plus vrai que le morceau de pain cuit au four du boulanger ! A Boisset, nous avons tout : la terre qui produisait le blé, le moulin qui faisait la farine et les boulangers qui fabriquent encore le pain !... Que de richesses pour notre petit village... et combien nous devons protéger à tout prix ces images et ces vérités qui sont toujours d'actualité. Même à l'époque de l'électronique, d'internet ou des échanges spatiaux, n'oublions pas le plus précieux de notre alimentation : le pain.

Les étangs de la commune au 19^{ème} siècle et aujourd'hui

En 1820 la commune de Boisset était peuplée de 297 habitants pour une superficie de 602 ha 65 a 90 ca, superficie qui n'a guère changée depuis cette époque. Il y avait alors 66 ha 12 a 46 ca d'étangs. Ils étaient disséminés surtout au nord-ouest du village : aux Appreaux où il existe aujourd'hui 2 étangs dont la superficie est d'environ 17 hectares. Les autres étaient répartis dans les terrains s'étendant depuis la Vergnat jusqu'à l'ancienne route de Fontanes, aux Etangs, derrière le château de la Dame et dans les terrains argileux jouxtant la commune de Grézieux-le-Fromental. Ces étangs étaient souvent mal entretenus par les grangers qui négligeaient les balmes²⁶ et les bondes²⁷ ainsi que l'alternance entre les périodes d'assec²⁸ et d'évolage²⁹.

D'autre part, comme dans toute la plaine du Forez, ils étaient devenus la « bête noire » de la province. On leur attribuait la cause des fièvres endémiques qui affaiblissaient la population. L'appellation de « ventres jaunes » pour les « planards » n'était pas un vain mot. Les hommes partaient à l'aube, pieds nus, travailler dans les champs et se couchaient dans la raie³⁰ de l'araire³¹ en attendant que cesse l'accès de fièvre. La situation est bien décrite dans une publication de la Société d'Agriculture de la Loire datée de 1827. On y parle de l'insalubrité de la plaine du Forez, de la surabondance des eaux dont le sol, assis sur une base argileuse, ne permet pas l'infiltration, du rouissage³² du chanvre dans les eaux stagnantes, de la mauvaise qualité des eaux potables. Les mauvaises habitudes des habitants et la médiocrité de l'habitat sont

²⁶ Balms ou chaussées : élévations de terrain limitant la surface d'un étang.

²⁷ Bonde : l'endroit où l'on peut vider l'étang en ôtant la pièce de bois ou de fer qui permet à l'eau de s'écouler dans un fossé.

²⁸ Période où l'étang doit être mis en culture.

²⁹ Période où l'étang est mis en eau et empoissonné.

³⁰ La raie : sillon tracé par l'araire.

³¹ L'araire : charrue de bois comportant une pièce de fer, la *reille*, qui trace un sillon superficiel.

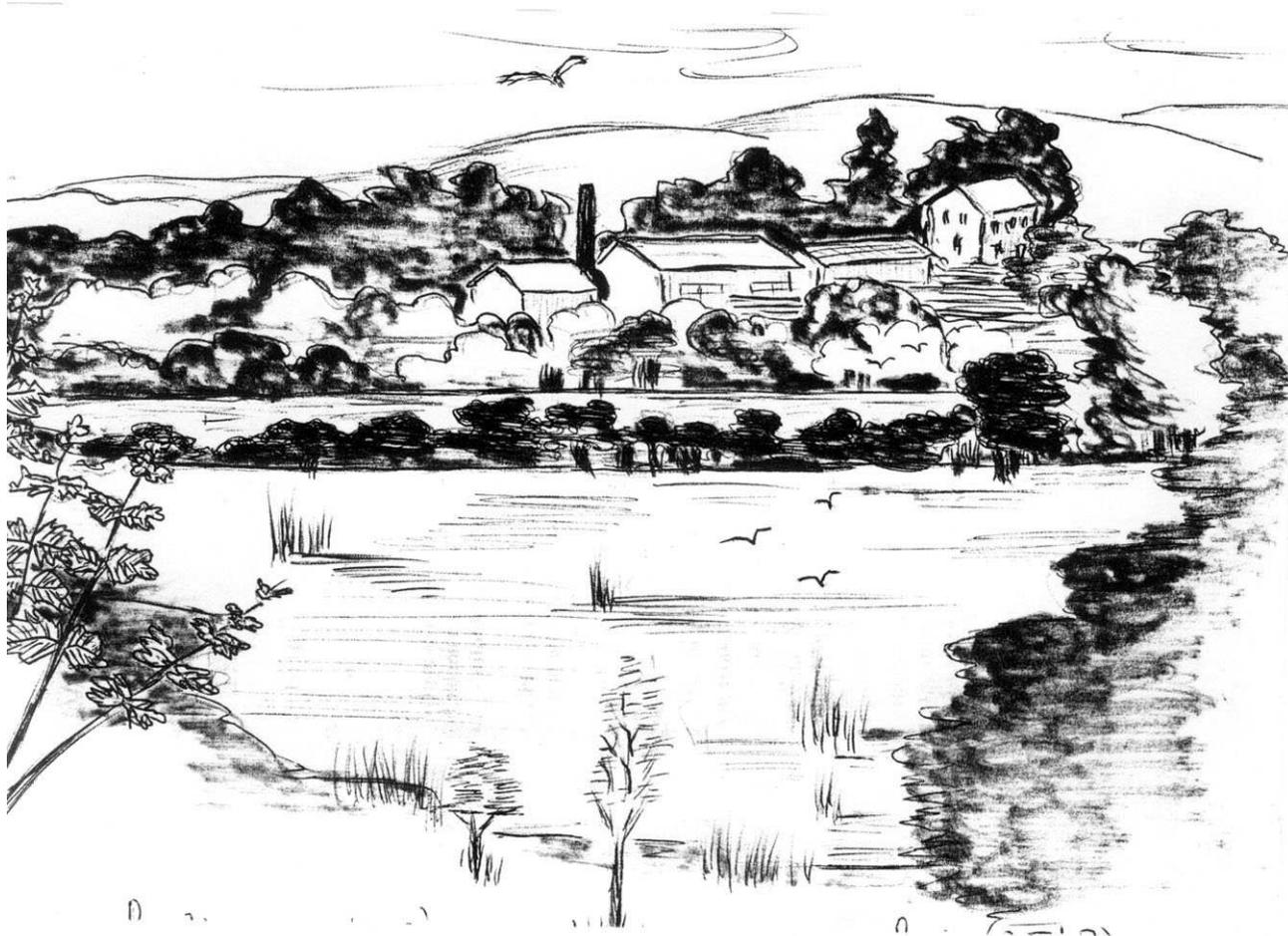
³² Après avoir été coupé à maturité le chanvre était écrasé et mis dans une eau stagnante pour que la fibre textile soit débarrassée des enveloppes herbeuses et des feuilles. Les tiges de chanvre dégageaient en pourrissant un gaz (le méthane) très malodorant.

aussi en cause : malpropreté des habitations, proximité des tas de fumier et des puits où s'infiltrer le purin, mares (sônes) proches des habitations où l'eau stagne mais que les habitants conservent pour la commodité de l'élevage des volailles, nourriture insuffisante et intempérance que provoquent souvent les privations habituelles, et travaux malsains tels que le bêchage des cheneviers...

Déjà une loi du 14 frimaire de l'an II (1794) avait ordonné la destruction de tous les étangs. Elle commence à être appliquée dans toute sa rigueur car les étangs étaient la propriété des nantis mais elle est annulée le 5 nivôse de l'an III. Le dessèchement des étangs eut des conséquences qui se firent longtemps sentir à cause de la perte de semence du poisson qui apportait un gain appréciable à la population. L'intensité des fièvres ne céda pas pour autant.

Le climat de la plaine du Forez à la fois chaud et humide, à cause de l'abondance des eaux et de la formation de brouillards nombreux rend cette zone de la province malsaine. La succession de périodes climatiques froides et humides ou chaudes et sèches donne, en ce dernier cas, des résultats favorables, rendant les fièvres moins fréquentes (1825). Mais la longévité moyenne des habitants des communes de la plaine possédant des étangs (comme Boisset-lès-Montrond) est nettement inférieure au reste de la population. Les fièvres endémiques n'ont pas été supprimées d'un seul coup. En 1927 la législation ordonne le dessèchement des marais où règne une pestilence constante, en respectant les étangs soigneusement entretenus.

Les étangs étaient-ils la principale cause de l'insalubrité de la plaine comme on le pensait au 19^e siècle ? Il y avait certes d'autres causes et aujourd'hui on peut être plus nuancé. Il fallait améliorer et changer les modes de culture, apprendre à gérer l'environnement avec sérénité ; c'est ce qui va se passer dans la deuxième partie du siècle dernier .



**Les étangs et l'usine d'imprégnation des bois (S.F.I.B.)
vus de l'angle du pont de l'autoroute, chemin du Gand**

La population de Boisset-les-Montrond au 19^e et au 20^e siècle

Antoine Boudol, dans son étude sur la situation de la commune de Boisset entre 1811 et 1946 nous donne un graphique de la population que nous avons complété. Nous reprenons une partie de son analyse :

Les variations de la population sont données par le recensement [graphique ci-contre]. L'examen de la courbe montre que cette population a augmentée à peu près constamment pour atteindre son maximum avec 528 habitants en 1896. Après cette date, elle baisse presque constamment.

Il est certain que l'augmentation de la population constatée entre 1806 et 1836 (de 297 à 340) n'est pas due à des améliorations techniques. On ne peut que supposer qu'après les guerres de l'Empire la longue stabilité économique et la paix extérieure permirent un accroissement de la natalité qui, non compensé par l'exode, permit une augmentation substantielle de la population.

Après quoi, il y a une sorte de stabilisation jusque vers 1875 ? Y eut-il un exode durant cette période ? Les travaux d'assainissement et d'irrigation durent occuper beaucoup de monde et il est possible qu'un certain nombre de jeunes gens à cette époque aient quitté le village pour s'y embaucher.

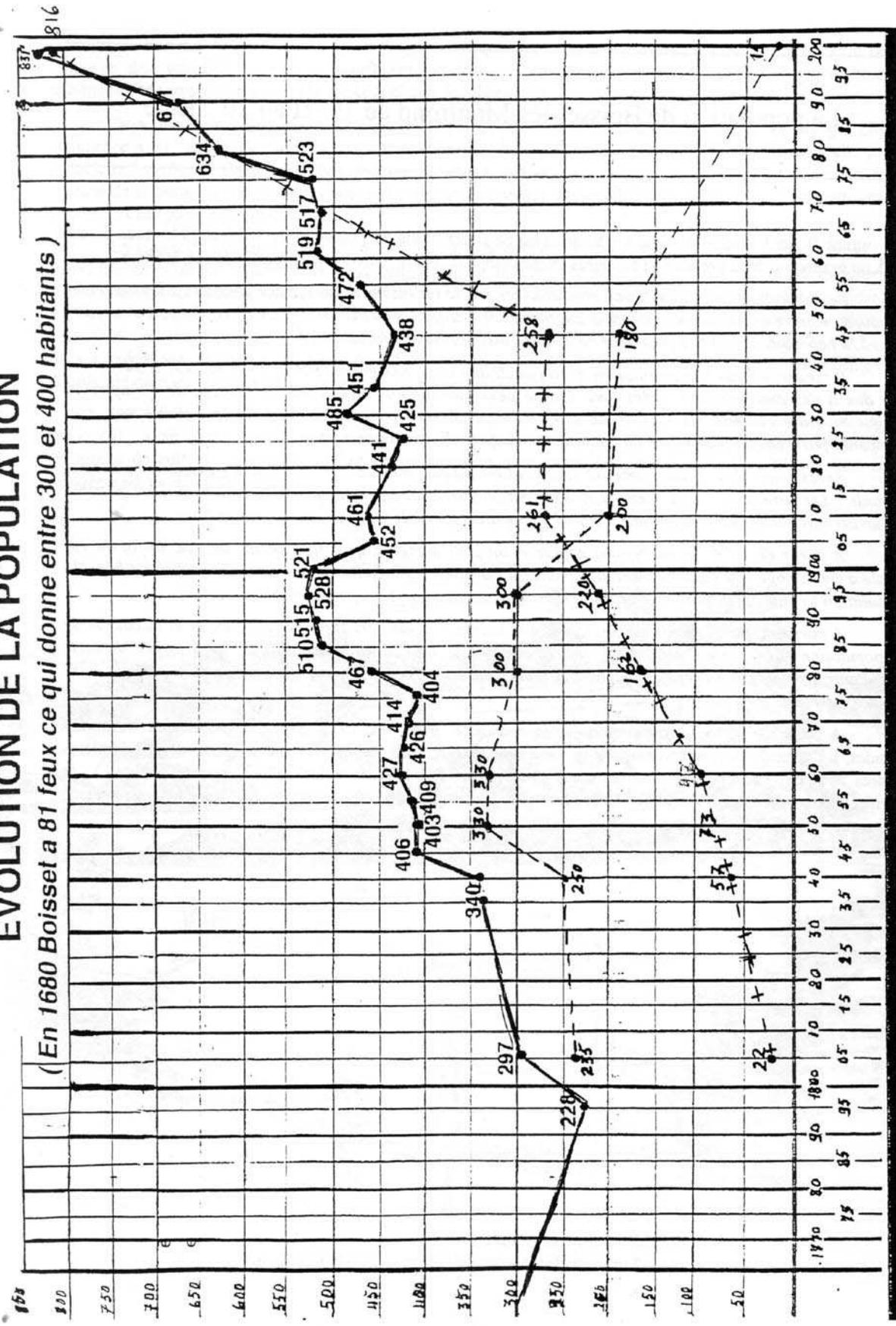
A partir de 1876, la montée est rapide et on peut admettre qu'à tous points de vue, la fin du 19^e siècle a été l'apogée du village. C'est la période où l'aisance s'y installe vraiment, où la vitalité est forte, la population la plus nombreuse et les progrès dans tous les domaines les plus sensibles.

A partir du début du 20^e siècle, la natalité baisse, l'exode vers les villes s'accroît et la courbe de la population baisse rapidement. Après une baisse rapide, on constate une certaine stabilisation, de sorte que, contrairement à l'immense majorité des villages, la population n'a pas diminué dans la période entre les deux guerres.

A partir de 1946, la progression reste constante, puis vers 1975, avec les moyens de transports rapides, les gens de la ville reviennent à la campagne. L'augmentation est devenue plus rapide ces dernières années avec des causes multiples (pollution et insécurité des grandes villes, aide à la construction...) ; le dernier recensement (1999) indique 165 habitants de plus et près de 1000 résidents. Les maisons ont remplacé beaucoup de prés et de jardins.

BOISSET - LES - MONTROND ÉVOLUTION DE LA POPULATION

(En 1680 Boisset a 81 feux ce qui donne entre 300 et 400 habitants)



Population totale ----- Population agricole + - + - Population non agricole

Boisset-lès-Montrond 1900-2000

La page s'ouvre toute blanche pour une période dont les événements successifs vont une fois de plus changer le visage de la commune.

1 - Guerre mondiale de 1914-1918 : Boisset verra partir à ce tragique conflit une partie de sa jeunesse ; 38 de ses enfants y trouveront la mort (voir ci-après la citation, du 2 novembre 1918, à l'ordre du bataillon du chasseur André Frécon).

2 - Electrification de la commune en 1929 ; les écarts bénéficient de cette commodité seulement en 1942.

3 - Téléphone avec cabine au café-restaurant Vially-Renard et téléphones privés.

4 - Arrivée de l'automobile dans les familles Forissier, de Prandières, Vially, Boichon, Joassard, Peycelon puis chez les boulangers.

5 - Scolarité intensifiée : école publique de filles en 1902, classe nouvelles ; fermeture de l'école privée en 1969.

6 - Utilisation puis fermeture de la ligne de chemin de fer Montbrison-Lyon Saint-Paul.

7 - Création d'un bureau de poste à Boisset puis fermeture de ce bureau ;

8 - Goudronnage de la route puis des chemins principaux.

9 - Essor du machinisme agricole et fermeture des petites exploitations ; création de la S. F. I. B.

10 - Essor de l'artisanat puis suppression des commerces locaux. Il reste actuellement les deux boulangeries, des commerces de vente de vin.

11 - Guerre de 1939-1945 (un mort pendant la guerre : M. Chaux), S. T. O., guerre d'Algérie.

12 - Adduction d'eau (1967), égoûts, station d'épuration.

13 - Déplacements de la mairie : 1843, 1900, 1974, 1990.

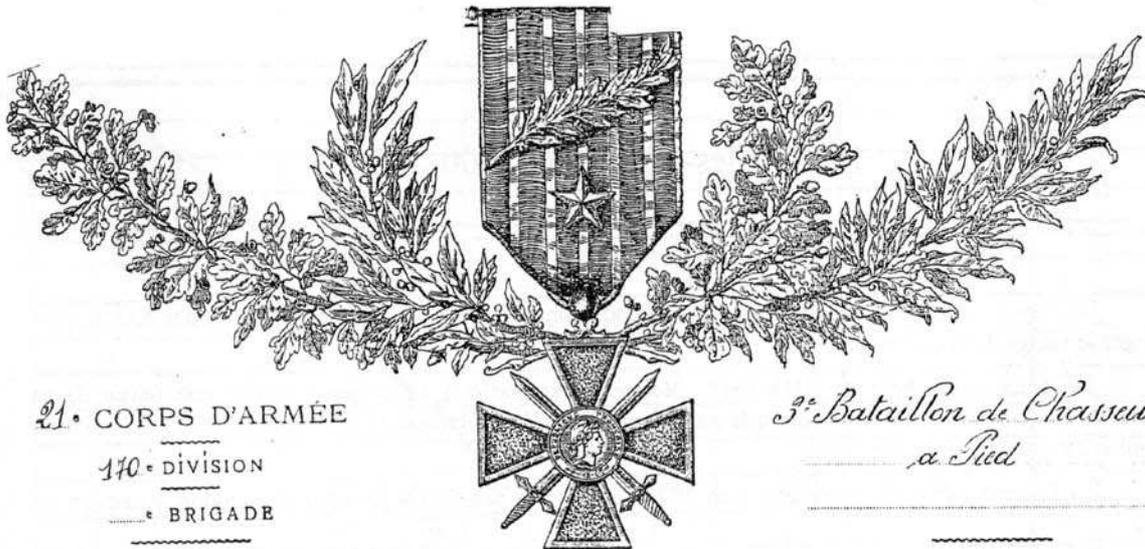
14 - Abandon du canal du Forez pour l'irrigation remplacé par tuyauterie et bornes.

15 - Création d'activités sportives et culturelles : construction d'une *Salle* en 1937 remplacée aujourd'hui par la *salle d'animation*.

16 - Découverte de sites antiques en 1997 montrant que le village était dans une zone déjà occupée à l'époque gallo-romaine et antérieurement.

17 - Essor de la construction et augmentation de la population.

A l'aube du troisième millénaire, avec une population qui atteint presque 900 habitants, une école bien vivante, que peut désirer notre petit village ?



21^e CORPS D'ARMÉE
 170^e DIVISION
 1^{re} BRIGADE

3^e Bataillon de Chasseurs
 à Pied

CITATION à l'Ordre du Bataillon N° 67, en date du 2. Novembre 1918

Le Chef de Bataillon *Guilliard* Commandant le 3^e Bataillon de Chasseurs à Pied cite à l'ordre du Bataillon

Nom et prénoms *Le Chasseur Fiecon André*
 Grade *2^e Classe* Numéro matricule *11740*

MOTIF DE LA CITATION

Bon chasseur a montré beaucoup de cran et d'audace en repoussant, à la baïonnette l'ennemi qui occupait une tranchée fortement organisée. A été blessé au cours de l'attaque le 1^{er} octobre 1918.



Extrait certifié conforme :

En campagne, le 5 Novembre 1918.

Le Chef de Bataillon *Guilliard* Commandant le 3^e Bataillon de Chasseurs à Pied

Guilliard

La course au cochon

histoire recueillie par Gaby Gallet,
d'après les témoins de cette époque

Cela s'est passé, il y a bien longtemps ! Pas au temps des diligences, mais guère s'en faut. Il y a environ soixante ans. C'est une histoire vraie qui défraya alors les chroniques de la *Tribune Républicaine* et du *Mémorial*, une histoire burlesque vécue par des individus fantaisistes de l'époque où l'on savait encore s'amuser sainement et simplement.

C'était au temps où Boisset pouvait encore s'enorgueillir d'un commerce florissant et prospère. Des artisans de toutes sortes : un maréchal-ferrant, un charron, un menuisier-charpentier, un coiffeur, un tailleur, deux entreprises de maçonnerie, un cimentier, un meunier, un marchand de vin, deux négociants en charbons et produits du sol, trente-cinq exploitations agricoles, oui trente-cinq ! petites ou grandes, un chantier mécanique de poteaux bois et fibre d'emballage, j'allais oublier les deux boulangeries, la boucherie-charcuterie et les six cafés-restaurants de l'agglomération, sans parler d'une gare P. L. M. active au Cerizet et les trois épiceries du bourg. C'était les années heureuses entre les deux guerres et les premiers pas vers un immense progrès social : les congés payés.

L'événement que nous allons relater s'est passé vraisemblablement en 1937. Aucune mémoire de Boissetaire n'a été assez affirmative pour le situer. Au café *Touron* donc se réunissaient très souvent quelques joyeux drilles qui, entre deux blagues, refaisaient le monde à leur manière.

Or, ce jour-là, outre le patron : Jean Touron, étaient assis à la même table M. Victor Faurand, personnalité très connue du monde des chevaux, M. Chapuis, gros négociant en porcs de Saint-Etienne et deux habitants de Boisset : Baptiste Chabert, retraité de la *Manu* et Jean Girard, agriculteur en retraite. Je ne parle pas des autres clients garnissant les tables du bistrot. Ils étaient nombreux à l'heure de l'apéritif que mlle Demaurici, la serveuse, s'affairait à distribuer.

L'hiver arrivant, on commençait à envisager l'achat du cochon pour le sacrifier, comme il se doit chaque année, et se goberger de fricassées et autres cochonnailles. Il fallait l'acheter et c'était un luxe qui se payait cher, mais quels régals !

C'est là que Chapuis, entre deux éclats de rire et deux tournées de *Pernod Fils*, fit la proposition saugrenue - il ne présageait pas de la suite - d'offrir le cochon gras à prendre aux abattoirs de Saint-Etienne, rue Bergson, à qui viendrait à pied en prendre livraison aller et retour de Boisset.

Vous vous imaginez : soixante kilomètres à faire avec un charreton vide à l'aller et chargé au retour d'un goret braillard de cent kilos. Evidemment les trois boissetaires relevèrent immédiatement le défi et le scellèrent au prix d'un énième *Pernod* au milieu des ricanements généraux de l'assistance, Chapuis se sentant bien tranquille et classant déjà son offre au rayon des oubliettes. Oui, mais voilà ! A Boisset on est têtue. En l'affaire de trois jours on trouva le charreton, la cage et... les maillots. Et c'est nanti de plusieurs musettes de ravitaillement, que nos trois lascars prenaient la route. Bien sûr ! ce n'était pas la route d'aujourd'hui où à chaque pas un piéton frôle la mort en même temps que les véhicules nombreux et rapides qui vous rasent les chevilles. Sans encombre donc, ils franchirent l'octroi de la Terrasse où la déclaration fut succincte : à peine quelques quignons de pain et un fond de litre de vin restant du viatique. Qu'importe, on reféra des provisions pour le retour !

Chapuis attendait son monde et, beau joueur (...) donnait à choisir dans les stalles d'attente des porcs « bons pour la casse » un animal rose et gras à souhait. Le charger sur la charrette après l'avoir mis en cage non sans protestations de sa part fut une formalité. Il ne restait plus qu'à faire le plein de carburant dans les musettes et « en voiture Simone » ! On se mit en route pour le retour. Oui, mais la nuit arrive vite en automne et il n'était pas question de refaire les trente kilomètres de sens inverse dans la même foulée. Il était prévu un arrêt repos à La Fouillouse pour y passer la nuit et se refaire une santé. On dit qu'à la maison d'un ami à laquelle ils avaient pensé, on leur refusa poliment le gîte, étant donné qu'on y veillait déjà un mort et

qu'il n'était pas question d'y abriter cette troupe hétéroclite et farfelue. Ils frappèrent à l'huis d'un hôtel où là on les reçut sans poser de préalables. Tout allait bien et l'on s'apprêtait à passer la nuit dans un bon lit pendant que le cochon se remettrait de ses émotions, toujours dans sa cage et sur son charreton, dans l'écurie de l'hôtel réservée à cette époque au repos des animaux pendant la nuit. Pourtant l'un des trois équipiers avait quelques doutes sur la bonne foi des consorts Chapuis-Faurand. C'était trop beau ! Leurs sourires malsains, au moment de la prise de livraison de l'animal, avaient quelque peu troublé Jean Girard et, méfiant, celui-ci résolut de sacrifier sa nuit sur un bon matelas et de la passer en compagnie des chevaux et du cochon sur la paille fraîche de l'écurie.



Bien lui en prit ! L'histoire ne dit pas quand et comment, mais au cours de la nuit, le sommeil de gendarme de Jean Girard fut récompensé et l'on rapporte que des bêlements de chèvre apeurée vinrent tirer notre pseudo-dormeur de sa torpeur et que, dans le clair-obscur du local, il vit distinctement une cohorte de Judas qui s'apprêtait à échanger notre brave goret contre une malheureuse chèvre en holocauste du pari bêtement perdu par Chapuis-Faurand. Aussi sec, le sang de Jean Girard ne fit qu'un tour et, subitement sur pied, il s'éleva avec véhémence contre la trahison des parjures et, fort de son droit, défendit son bien en faisant un rempart de son corps devant le *caillon* éberlué. L'honneur était sauf. Il n'y eut pas de combat. Ils avaient bien gagné le droit d'emmener le cochon jusqu'à Boisset.

Aucune gazette ne parle du retour. On sait seulement que la route ne parut pas trop longue à nos voyageurs, grâce aux canons tétés aux litres des musettes. On connaît également l'itinéraire de retour puisqu'ils arrivèrent par Craintilleux et Unias. On les vit passer à *Goué* vers seize heures. Sur leur passage, les villageois étaient en liesse et ne se privaient pas d'abreuver nos valeureux voyageurs. Aucune comptabilité ne rapporte le nombre de canons bus ni la température des trois marcheurs.

Tout le bourg de Boisset était aux portes pour voir passer nos trois gaillards hilares et ô combien heureux de retrouver le sol de leur patrie où les attendaient déjà, sur la place du village, Chapuis et Faurand, qui sportivement, applaudirent avec la foule l'exploit des vainqueurs.

Ils avaient commandé - au café Touron bien sûr ! - la tournée d'honneur, pendant que le père Durand, employé aux abattoirs de St-Etienne et habitant Boisset, affûtait le couteau qui devait saigner le pauvre animal au terme de son dernier voyage.

Mme Chabert, toute fière, attendait son mari, un bouquet à la main. Dire les réjouissances qui suivirent et les histoires - vraies ou fausses - qui se brodèrent autour de l'exploit est inénarrable mais l'*Exploit* est vrai, croyez-nous ! Il y a encore beaucoup de témoins qui l'ont vécu et en rigolent toujours avec ceux qui veulent bien les écouter pendant les veillées, si tant est qu'il existe encore des veillées. Il ne fut jamais élevé de monument au trio Girard-Chabert-Touron : pourtant, ne croyez-vous pas que l'on devrait y penser pour exalter le courage, l'humour, la truculence, autant de valeurs en voie de disparition qui nous font supporter la vie et ses avatars ?

Comment parlait-on à Boisset en 1800 et jusqu'en 1920 ?

On y parlait la langue habituelle employée à cette époque à la campagne : le patois. C'est la création des écoles avec l'apprentissage de la lecture et de l'écriture qui va changer peu à peu la façon de s'exprimer des habitants de Boisset. En 1800, il n'y avait que le curé et quelques notables (bourgeois, notaire, clercs) qui possédaient le français et peu de gens savaient signer.

La carte linguistique ci-contre³³ montre les limites des accents et des patois régionaux. On peut y remarquer que dans des villages très proches : Boisset, l'Hôpital-le-Grand, Unias, l'accent change, la phonétique varie. Ainsi le *a* que l'on appuie fortement dans *pâte* est encore plus marqué à Boisset qu'à Unias. La langue, tout en étant purement franco-provençale, adopte une prononciation qui va situer aisément les types indigènes des localités. A Unias, on dit *bayiray* et à Boisset *bayaray* pour donner. De même, matin se dit *matsï* à Unias et *madzï* à Boisset, orties se dit *oerts* à Unias et *orts* à Boisset.

En 1947, à l'époque où l'abbé Gardette a étudié ces différents patois et accents de notre région, Boisset et Uias avaient relâché leurs relations avec le sud et le sud-ouest et commençaient à subir une forte influence de la région de Montrond-les-Bains d'où arrivait la francisation du parler. Par cet intermédiaire, nous subissons l'influence croissante du Lyonnais et de ses accents.

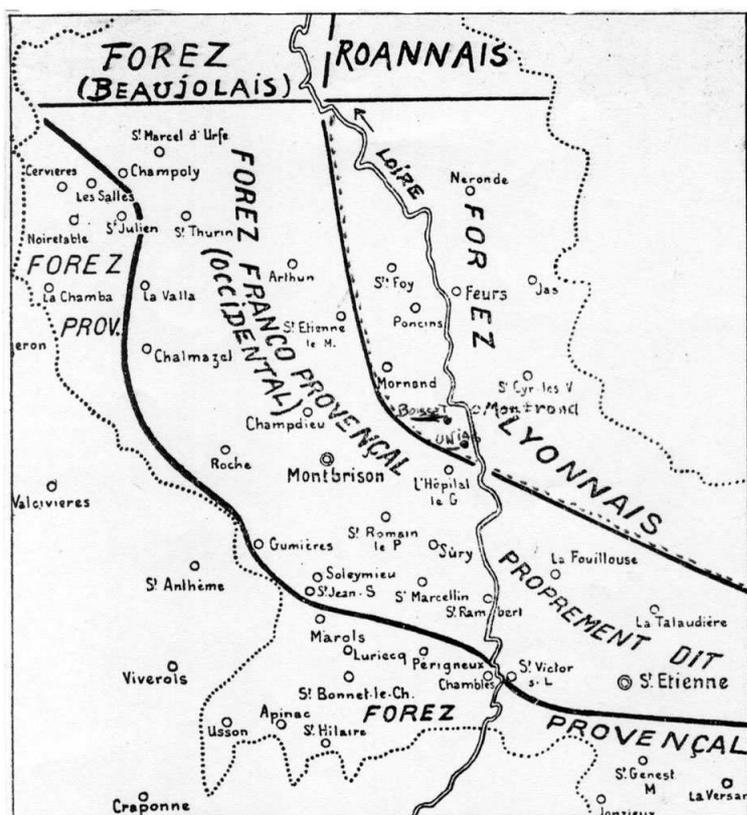


Fig. 1. Carte linguistique du Forez,

Aujourd'hui (2000), l'augmentation importante de la population dans une diversité de personnes tout à fait exceptionnelle (Espagnols, Italiens, Marocains, Lyonnais, Stéphanois, Roannais, Auvergnats, gens du Midi...) change complètement notre identité locale. Il faut dire aussi que l'apprentissage des langues étrangères et la fréquentation des universités diverses (Saint-Etienne, Lyon, Clermont-Ferrand, Montpellier...), en mélangeant les hommes, uniformisent leurs accents.

Permettez-moi de citer une petite anecdote. Etant à Chamonix, en famille, en juillet 1980, je demande un renseignement dans un magasin de souvenirs et le vendeur me répond avec un large sourire : *Allez les Verts!* Pouvait-on dire plus clairement que j'avais l'accent stéphanois dans toute sa vérité !

³³ D'après M. Gardette, *Bulletin de la Diana*, t. XXVIII, p. 277.

Boisset-les-Montrond

Et la vie au village continue...

Le vaudeville et Feydeau ont séduit



Une excellente prestation du "Brigadier d'or".



Les jeunes comédiens réunis.

BOISSET-LÈS-MONTROND

CJS : bientôt trente ans

DERNIÈREMENT se sont réunis, autour de Robert Chardon, président, l'ensemble des responsables d'associations, afin de fêter l'arrêt des activités de la saison, de mettre au point l'assemblée générale et de se répartir les tâches pour l'organisation des trente ans du club.

Le 23 septembre, le club aura trente ans. A cette occasion, di-

verses manifestations sont prévues et les responsables doivent imaginés et préparer cette journée. Déjà, un concours de confiture est ouvert à tous les Boissétois. Plusieurs catégories seront récompensées: originalité, tradition, présentation, enfants. Pour tous renseignements, téléphoner au 04 77 94 50 37 ou au 04 77 94 66 91.



Brindilles

Mais oui, c'est ce matin que j'avais rendez-vous
Au bord de la rivière ; pas très loin de chez nous ;
Où le bief des moulins vient redonner son onde
A la Mare³⁴ : la mère aux eaux vives et fécondes.

Je marchais lentement jusques aux peupliers
Dont les quenouilles tremblent dans le vent de l'été.
Soudain, il est venu... et le bruit de ses pas
A fait bondir mon cœur ! Je n'en revenais pas.

Ses yeux clairs, son sourire... Cet air calme et vainqueur
Réveillaient un passé... la jeunesse du cœur ?
Il m'a pris dans ses bras... vais-je rire ou pleurer ?
Mais ce n'était qu'un rêve... fugitif et doré.

J'ai senti revenir la force de poursuivre
L'histoire de chez nous. C'est ma raison de vivre
Lorsque du bout des doigts je feuillette les pages
Déchiffrant peu à peu le passé du village.

Je sens souvent sur moi, ce regard de l'ami.
Je reprends le crayon. Son sourire me dit
La parole muette, douce comme un baiser
« Il faut toujours finir ce qu'on a commencé ».

Ne mettez pas de nom , ne mettez le visage
Ni d'aucun, ni de vous. Mais si ce griffonnage
Arrive jusqu'à lui, ce sera, inchangé,
Le souvenir fidèle de nos jeunes années.

M. G.

³⁴ La Mare, rivière prenant sa source dans les monts du Forez au-dessus de Gumières. Elle arrose St-Jean-Soleymieux, St-Marcellin, Sury-le-Comtal, Précieux, l'Hôpital-le-Grand et Boisset-lès-Montrond où elle rejoint la Loire. Appelée Aljon ou Auzon (dict. De Dufour), plusieurs ruisseaux y apportent leurs eaux dont l'Auzon et la Curraize. Appelée en patois la *Mà* ou la mère (celle qui accueille les eaux pour les porter au fleuve), le nom lui est resté.

Table

Archéologie de Boisset-lès-Montrond (Jacques Verrier)	3
Le village au sortir de la révolution de 1789	14
Evolution du village de 1800 à 1900	17
Description du village de Boisset-lès-Montrond vers 1850 (Théodore Ogier)	19
Un inventaire de 1822	20
L'enseignement à Boisset au 19 ^e siècle	25
L'école publique de 1900 à nos jours	29
Agrandissements successifs de l'école	33
Enseignants de l'école publique de Boisset-lès-Montrond	36
L'église du village	36
Le moulin du village	38
Les étangs de la commune au 19 ^e siècle et aujourd'hui	39
La population de Boisset-les-Montrond au 19 ^e et au 20 ^e siècle (Antoine Boudol)	41
Boisset-lès-Montrond 1900-2000	43
La course au cochon (Gaby Gallet)	45
Comment parlait-on à Boisset en 1800 et jusqu'en 1920 ?	47
Et la vie au village continue...	48
Brindilles	49

Réalisation de la page de couverture

Edouard Crozier

Que soient, une nouvelle fois, chaleureusement remerciés tous ceux qui ont contribué, d'une manière ou d'une autre, à la réalisation de ce fascicule.

V. de F.

Village de Forez, bulletin d'histoire locale.

Supplément au n°83-34

Siège social (abonnements) :

- Centre Social de Montbrison, 13, place Pasteur, 42600 MONTBRISON.
- Directeur de la publication : Claude Latta.
- Rédaction : Joseph Barou.
- Abonnement et diffusion : André Guillot.
- Comité de rédaction :

Gérard Aventurier, Joseph Barou, Maurice Bayle, Claude Beaudinat, Danielle Bory, Roger Briand, Mireille Busseuil, Pascal Chambon, Antoine Cuisinier, Edouard Crozier, Monique Diaz, Pierre Drevet, Roger Faure, Jean-Guy Girardet, Francis Goutorbe, André Guillot, Jean Guillot, Marie Grange, Claude Latta, Mickaël Lathière, Philippe Pouzols, Stéphane Prajalas, Jean-François Roche, Pierre-Michel Therrat.

Dépôt légal : 4^e trimestre 2000

Impression : Centre départemental de documentation pédagogique de la Loire, Saint-Etienne.